



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

0/9¹⁶⁷⁷



Y. 11. 1. 1. 3.



Bibliotheca Palatina



<36608148010014

<36608148010014

Bayer. Staatsbibliothek

F. S. 3

~~136.~~

Евр. Массива

5110/1677,9

LE NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

Contenant

Les Nouvelles du Mois de
NOVEMBRE 1677.
& plusieurs autres.

T O M E I X.



Suivant la Copie imprimée.

A PARIS,
Chez THEODORE GIRARD, au
Palais, dans la Grand' Salle, à
l'Envie 1678.



A MONSEIGNEUR
LE
CHANCELIER.

MONSEIGNEUR,

Il ne me suffit pas que le Mercure ait déjà pris soin de publier avec quelle joye tout le monde a veu vos grands Services récompensez par le nouveau Titre d'honneur que vous venez d'acquérir ; Je prens la liberté de m'adresser aujourd'huy à Vous-mesme, & de mesler ma voix aux acclamations de toute la France, dont les souhaits vous avoient placé dans le Rang illustre que vous occupez, dès le moment qu'il a deû estre remply. Ce sentiment, MONSEIGNEUR, a esté si general, qu'il ne s'est offert aucune occasion de l'expliquer, qu'on ne l'ait avidement embrassée. Toutes les Harangues qui se sont faites à l'Ouverture des Cours Souveraines, n'ont eu pour objet que ce rare mérite qui a fait tomber

E P I S T R E.

sur Vous le choix de nostre Auguste Monarque pour la premiere Charge de l'Etat. Comme il n'y en a point de plus importantes, elle demandoit un Homme extraordinaire, en qui une longue expérience jointe à la plus haute capacité, ne laissast à souhaiter aucune des éminentes Qualitez qui se doivent rencontrer dans un grand & sage Ministre; & à qui la confier plus justement qu'à Vous, MONSEIGNEUR, qui avez si dignement soutenu tous les Emplois qui peuvent servir de degrez à l'élevation où vous estes? Cette continuelle application à tout ce qui a esté de vostre Ministère; cette prudence consommée qui a toujours rendu infaillible le succès de tout ce que vous avez entrepris; ce zele infatigable pour le service du Grand Prince qui a daigné se servir de vos Conseils; enfin toutes les Actions de vostre Vie parloient si avantageusement pour Vous, qu'il n'a falu que les écouter pour vous trouver digne de la gloire que vous recevez. Elle est la suite, ou plutost la consommation de cette entiere confiance que Sa Majesté

E P I S T R E.

sté a-toujours eüe en Vous, & dont vous
 receustes des marques si avantageuses
 pendant les desordres de Guyenne, lors
 que vous ayant laissé auprès de feu Mon-
 sieur le Duc d'Orleans, Elle vous donna
 pouvoir de signer en son absence tout ce
 qui seroit résolu pour son service. Avec
 quelle gloire, MONSEIGNEUR,
 n'eustes-vous pas ce mesme pouvoir pen-
 dant le Siege de Stenay, où le Roy e-
 stoit attaché tandis que les Ennemis l'e-
 stoient à celui d'Arras? Comme il nous
 estoit d'une tres-grande importance de
 le conserver, il falloit y faire entrer du
 Secours. Vostre Commission estoit ample
 pour tout ce que vous jugeriez necessaire
 au bien de l'Etat, & vous pour-veustes
 avec tant de ponctualité & de prudence
 aux pressats besoins des Assiegez & des
 Generaux de l'Armée, que la Place fut
 secourüe & les Ennemis défaits. On ne
 pouvoit moins attendre de vostre zele
 apres les grands services que vous aviez
 déjà rendus au feu Roy, qui en com-
 mença la récompense en vous faisant re-

E P I S T R E.

venir d'Italie, pour vous faire *Secrétaire d'Etat*. Je ne parle point, **M O N S E I G N E U R**, de ces manières honnêtes & obligantes qui vous ont acquis une estime si générale. Il ne faut qu'entendre tous les Officiers dont vous avez eu si souvent les intérêts entre les mains. Il n'y en a aucun qui ne se loue de votre bonté, & ce n'est pas une petite preuve de l'humeur bienfaisante avec laquelle vous estes né, que d'avoir pu contenter tout le monde dans un Employ aussi difficile que celui du Département de la Guerre. C'est cette bonté, **M O N S E I G N E U R**, qui me fait espérer que vous ne dédaignerez pas de recevoir favorablement cette neuvième Partie du *Mercur*, & que vous aurez la bonté de souffrir que je me dise avec autant de zèle que de respect,

M O N S E I G N E U R,

Vostre tres-humble & tres-obeissant Serviteur, D.

NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

TOME IX.



ARMY beaucoup de choses que vous me dites qui vous ont plu dans ma Lettre du Mois passé, je suis bien aise, Madame

que vous approuviez *l'Adieu aux Muses*. On l'a tellement estimé icy, que j'aurois esté fâché si vous ne m'en eussiez rien dit, & je ne scay si je n'aurois point eu peine à ne vous pas traiter de Provinciale, vous qui avez le goust si fin pour toutes choses, & qui dans vostre Retraite décidez avec tant d'esprit de ce qui est véritablement bon ou mauvais. Quoy que l'Autheur de cette ingénieuse Satyre me soit encores inconnu, je me réjouis d'autant

A 4. plus

8 L E M E R C U R E

plus de la justice qu'on luy rend, que les louanges qu'elle luy fait recevoir de tous costez, l'engageront malgré luy (si pòurtant il est aussi fâché qu'il le fait paroistre) à n'abandonner pas si-tost un genre d'écrire, aimé particulièrement de tout le monde, & qui mesle plus qu'aucun autre l'utiles avec l'agreable, puis qu'il est malaisé d'entendre blâmer des defauts qu'on se reproche à soy-mesme, sans faire effort pour s'en corriger. Quant à vos Amies qui trouvent mauvais que dans *les Flèches de l'Amour* on ait pretendu que l'Or eust une vertu infailible pour adoucir la fierté des Belles, voicy une declaration en forme qui leur fera connoistre qu'on ne se sert pas toujourns des mesmes moyens pour réüssir. Elle est d'un Amant qui pour gagner les bonnes graces de sa Maîtresse, ne trouve que de l'eau à luy offrir. Comme l'offre est fort extraordinaire, le genre d'Amant l'est de mesme. C'est un Ruisseau qui est deve-

devenu amoureux d'une Prairie. Un peu d'audiance, je vous conjure. Tout froid qu'il est (car les Ruisseaux le sont naturellement) il debite ses raisons d'assez bonne grace pour mériter que vous l'écoutez. Si quelqu'un dans vostre Province est embarrassé de l'Allégorie, dites-luy qu'elle ne luy doit faire aucune peine, & que par ces Torrens qui font du fracas & dont les eaux se tarissent incontinent, il est aisé d'entendre ces Amans qui font d'abord de si ardentés protestations, & qui ne savent ce que c'est que d'aimer avec constance.

Le Ruisseau Amant,

A La Prairie.

J'ay fait pour vous trouver un assez long voyage,
 Mon aimable Prairie, enfin je viens à vous,
 Recevez un Ruisseau dont le sort le plus doux

A 5

Sera

10 LE MERCURE

Sera de voir ses eaux couler pour vostre usage.

C'est dans ce seul espoir que sans aucun repos,
Depuis que j'ay quité ma Source,
J'ay toujours jusqu'icy continué ma course,
Toujours roulé mes petits flots.

D'un cours précipité j'ay passé des Prairies
Où tout autre Ruisseau s'amuse avec plaisir ;
Je n'ay point serpenté dans les Routes fleuries.
Je n'en avois pas le loisir.

Tel que vous me voyez, sçachez, ne vous dé-
plaise,
(Car il est bon de se faire valoir)
Que plus d'une Prairie auroit esté bien-aise
De me donner passage, & de me recevoir.

Mais ce n'estoit pas là mon compte,
J'en fusse un peu plus tard arrivé dans ce Lieu,
Et par une fuite assez prompte,
Gazouillant fierement, je leur disois adieu.

Il faut vous dire tout, la feinte est inutile,
J'en trouvois la plupart dignes de mes refus ;
Les unes, entre nous, sont d'accès si facile,
Que tous Ruisseaux y sont les bien-venus.

Elles veulent toujours en avoir un grand nom-
bre,

Et moy dans le grand nombre aussitost je me pers ;
D'au-

D'autres sont dans des lieux un peu trop découverts,

Et moy j'aime à couler à l'ombre.

J'estois bien inspiré de me garder pour vous ;
 Vous estes bien mon fait , je suis assez le vostre ;
 Mais aussi , moy regen , n'en recevez point d'autre,

Car je suis un Ruisseau jaloux.

A cela pres , qui n'est pas un grand vice,

J'ay d'assez bonnes qualitez ;

Ne craignez pas que jamais je tarisse,

Je puis défier les Etez.

Je sçay que certaines Prairies

D'un Ruisseau comme moy ne s'accomodent pas ;

Il leur faut ces Torrens qui font tant de fracas,

Mais fort souvent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout temps est égal,

Je suis tranquille & doux , ne fais point de ravage ;

De plus , je viens vous faire hommage

D'une eau pure comme cristal.

Il est telle Prairie , & peut-estre assez belle.

A qui le plus petit Ruisseau,

Survant sa pente naturelle,

N'iroit jamais porter deux gouttes d'eau.

A moins que détournt par un chemin nouveau.

Elle n'en amenaſt quelqu'un juſque chez elle.

Mais pour vous, ſans vous mettre en frais,
 Sans vous ſervir d'un pareil artifice,
 Vous voyez des Ruiſſeaux qui viennent tout
 exprès
 Vous faire offre de leur ſervice,
 Et le tout pour vos intérêts.

A preſent, je l'avoué, on vous trouve agreable,
 Vous donnez du plaisir aux yeux;
 Mais avec un Ruiſſeau, rien n'eſt plus véritable,
 Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent Fleurs qui naiſtront vous vous verrez
 ornée,
 Je vous enrichiray de ces nouveaux Tréſors,
 Et vous tenant environnée,
 Avec mes eaux je muniray vos bords.

Repoſez-vous ſur moy du ſoin de les défendre;
 A quoy plus fortement puis-je m'intéreſſer?
 Déjà meſme en deux Bras je m'apreſte à me fen-
 dre,
 Pour tâcher de vous embraffer.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes
 Ne pourront de ce Lieu ſe réſoudre à partir;
 Et quand j'auray formé cont Routes différentes,
 Je me perdray chez vous, pluſtoſt que d'en ſortir;

Je ſens, je ſens mes eaux qui bouillonnent de
 joye, De

*De les tant retenir à la fin je suis las,
Elles vont se répandre, & se faire une voye,
Il n'est plus temps à vous de n'y consentir pas.*

Le Génie de M^r. de Fontenelle paroist si fort dans toute cette Piece, qu'il n'est pas besoin de vous dire qu'il en est l'Autheur. Il a cela de particulier, que presque dans toutes les choses qu'il fait, il joint la nouveauté de la matiere à l'agrément de ses Vers; & comme personne avant luy n'avoit songé à comparer un petit Chien à l'Amour, il est le premier qui ait donné à un Ruiffeau de la sensibilité pour une Prairie. Il faudroit n'estre pas Homme pour n'en point avoir; mais elle a quelquefois des effets bien dangereux, & vous l'allez voir par ce qui est arrivé depuis peu de temps à une aimable Heritiere d'une des meilleures Familles de Roüen. Elle avoit pris de la tendresse pour un jeune Chevalier qui l'aimoit avec passion. Soit pour la naissance, soit pour le bien;

bien, ils estoient assez le fait l'un de
 l'autre; & comme l'Amour s'en mes-
 loit, il n'auroit pas esté difficile au
 Chevalier de se rendre heureux, si
 l'employ qu'il avoit à l'Armée ne
 l'eust obligé d'attendre à demander
 l'agrément de ses Parens au retour de
 la Campagne, qu'il ne se pouvoit dis-
 penser de faire. Il servoit en Allema-
 gne sous Monsieur le Marechal de
 Créquy, & ayant esté commandé
 dans une occasion où nous perdîmes
 quelque monde, il fut compté au
 nombre des Morts. La nouvelle s'en
 répandit dans la Province. Elle vint
 aux oreilles de la Demoiselle qui en
 fut inconsolable. Elle pleura, soupi-
 ra, parla continuellement de ses bon-
 nes qualitez, & se le mit si fortemene-
 dans l'esprit, qu'elle croyoit le voir
 paroistre devant elle à tous momens.
 Pour divertir un peu sa douleur, on
 l'envoya chez une Dame de ses Paren-
 tes qui avoit un Chasteau au Pais de
 Caux. C'estoit une Veuve d'un esprit
 fort.

fort agreable, & qui ayant encor de la jeunesse & de la beauté, attiroit chez elle tout ce qu'il y avoit d'honnestes Gens dans son voisinage. La belle Affligée y trouva quelque soulagement à ses déplaisirs, mais elle n'en pût oublier la cause, & elle se déroboit tous les jours pour venir resver fofitairement dans le Jardin à la perte qu'elle avoit faite. Cependant le Chevalier n'estoit pas si bien mort, qu'il ne fit connoistre presque aussi tost qu'il avoit encor part à la vie. On visita ses Blessures. Elles furent trouvées dangereuses, mais non pas de telle sorte qu'il n'en pût guerir. On en prit soin, & il fut en estat de quitter l'Armée dans le temps que les Troupes entroient en Quartier d'Hyver. Il revient en Normandie. Grande joye pour ses Amis qui l'ont pleuré mort. Il s'informe de sa Maistresse. On luy apprend où elle est, & à quelles extrémitéz sa douleur l'avoit portée. Son amour redouble par la connois-

san-

sance qu'on luy donne de ses déplaisirs. Il meurt d'impatience de la recevoir, & luy veut porter luy-mesme la nouvelle de son retour à la vie. Comme il s'en connoist fortement aimé, il se fait une joye sensible de l'agréable surprise que sa veuë luy doit causer, & sans la faire tirer de l'erreur où le bruit de sa fausse mort l'a mise, il part de Rouën avec un Conseiller & un Abbé de ses Amis. Aucun d'eux ne connoissoit la Dame chez qui elle estoit, & cela facilite le dessein qu'ils ont de faire passer pour une rencontre du hazard ce qui est une occasion recherchée. Il pouvoit estre onze heures du soir. Ils arrivent au Chasteau, feignent d'ignorer à qui il est, le demander au Portier qui leur vient ouvrir; & sur sa réponse, ils le prient de faire dire à la Dame, qu'un Conseiller du Parlement qui s'est égaré en allant à Dieppe, la supplie de luy vouloir donner une Chambre à luy & à deux de

de

de ses Amis , pour y attendre le jour. La Dame avoit un Procés, & le credit d'un Conseiller qui peut ou estre son Juge, ou solliciter pour elle, luy paroist un secours envoyé du Ciel. Elle leur fait faire excuse de ce qu'estant déjà couchée, elle est contrainte d'attendre jusqu'au lendemain à les voir. Cependant les ordres se donnent, & on n'oublie rien pour les recevoir obligement. La nuit se passe. Ils demandent à quelle heure ils pourront remercier la Dame de ses bontez. On leur répond qu'elle s'habille; & pendant ce temps, le Conseiller & l'Abbé descendent à l'Ecurie pour sçavoir si on a eu soin de leurs Chevaux. Le Chevalier qui ne songe qu'à son amour, observe la situation des lieux qui sont habitez, & ayant pris garde qu'ils donnent sur le Jardin, il y entre dans l'esperance que sa Maistresse paroistra à quelque fenestre. Il n'y a pas fait trente pas qu'il la voit sortir d'une Allée couverte. Elle y estoit

estoit venuee comme elle avoir accoustumé de le faire tous les matins, & dans ce moment elle essuyoit quelques larmes qu'elle avoit eneor données au souvenir de sa mort. Il s'avancé. Elle l'apperçoit; & comme elle en avoit l'imagination toute remplie, elle le prend pour son Phantosme, fait des cris épouvantables, & s'enfuit vers une Salle qu'elle avoit laissée ouverte. Il court apres elle pour tascher de l'arrester, mais sa diligence est vaine. Elle redouble ses cris, & a plustost fermé la Porte qu'il ne l'a pû joindre. Cette action est remarquée d'un Domestique qui entroit dans le Jardin. Il en va donner avis à la Dame. Elle descend dans la Salle, trouve sa belle Parente évanouie; & comme elle estoit Héritiere, & qu'on avoit déjà fait courir le bruit de quelque projet pour l'en lever; elle ne doute point qu'on n'ait voulu en venir à l'exécution, & que ce qu'on luy est venu dire le jour precedent du Conseil-

seil-

feiller égaré, n'ait esté un artifice pour
 donner une entrée aux Ravisseurs,
 Tout la confirme dans cette croyance.
 On a veu courir un Homme apres la
 Demoiselle qui ne s'en est sauvée
 qu'en s'enfermant, & on la trouve
 évanouïe de frayeur. Ses deux Amis
 qui s'arrestent à voir leurs Chevaux,
 semblent avoir eu dessein de se tenir
 prests à fuir quand il seroit venu à bout
 de son entreprise, & il n'y a rien au-
 tre chose à penser de ce qui s'est fait.
 Tandis qu'on prend soin de la belle
 Évanouïe, la Dame envoie chercher
 du Secours, fait armer ses Gens, &
 en moins de rien vingt Hommes,
 avec des Mousquetons & des Hale-
 bardes vont à l'Ecurie, où le Che-
 valier estoit venu rendre compte à ses
 deux Amis de la rencontre qu'il avoit
 faite. Ils sont surpris de se voir cou-
 cher en joué, & d'entendre dire qu'il
 n'y a point de quartier pour eux s'ils
 ne se laissent conduire dans un Cabi-
 net grillé où la Dame a donné ordre
 qu'on

qu'on les enferme. Ils ont beau demander la cause de l'insulte qu'on leur fait, & se plaindre du peu de respect qu'on a pour un Conseiller. Ce nom de Conseiller qui avoit fait de si grands effets quand ils arriverent, n'est plus d'aucune consideration, & ils sont à peine dans le Cabinet où cette Troupe mutine les garde, que la Dame leur vient dire qu'après les avoir fait recevoir chez elle de la maniere la plus obligeante, elle n'auroit jamais creu qu'ils eussent voulu luy faire l'outrage dont elle prétend réparation. Le Conseiller prend la parole, & s'estant plaint sans trop d'aigreur de la violence qu'on luy a faite, il adjoûte qu'il ne voit pas de quel mauvais dessein on a pû le tenir suspect, quand il vient avec un Abbé dont le caractere le doit faire croire incapable d'y prester la main. La Dame répond que la partie estoit bien faite, & qu'on ne vouloit pas aller loin sans mettre les choses en estat de se

se pacifier par le Mariage. Cette réponse & quelques autres paroles luy font comprendre qu'on les soupçonne de n'estre venus au Chasteau que pour enlever sa Parente. Le Chevalier qui ne devine point pourquoy on leur impute ce dessein sur la frayeur qu'il sçait que la veuë a causée à sa Maistresse, dit qu'il est vray qu'une Demoiselle a pris la fuite toute effrayée de l'avoir trouvé dans le Jardin, mais qu'on la luy fasse voir, & qu'il est fort assésuré qu'elle ne le reconnoistra point pour un Ravisseur. Il conjure la Dame avec tant d'instance de luy accorder cette grace, qu'elle les quitte pour aller sçavoir si sa Parente est en estat de venir. Elle la trouve-revenuë de son Evanouissement, mais si interaite de ce qu'elle a veu, que le trouble de son ame paroist encor peint dans ses regards. Cette belle Personne la prévient, & d'abord qu'elle la voit entrer elle luy dit qu'elle ne sçait comme elle est demeurée vivante apres que

l'Om-

l'Ombre du Chevalier qu'elle a tant aimé luy est apparue. La Dame persuadée que la frayeur qu'elle a eue de la poursuite d'un Ravisseur a fait égarer sa raison, la prie de la suivre, & l'assure quelle luy fera faire entiere satisfaction de l'injure qu'elle a receue. Elle entre dans le Cabinet sans sçavoir pourquoy sa presence y est necessaire, & elle n'a pas plustost jeté les yeux sur le Chevalier qu'elle pousse de nouveaux cris, & retombe presque dans le mesme estat d'où elle vient d'estre retirée. Le Chevalier s'approche, & se plaint d'une maniere si tendre du malheur qu'il a de ne pouvoir paroistre devant elle sans l'éfrayer, qu'enfin quoy qu'avec beaucoup de peine, elle trouve assez de voix pour luy demander s'il peut estre vray qu'il ne soit pas mort. Il répond qu'il ne sçait si elle a donné un ordre absolu de le tuer à ceux qu'il ont amené dans le Cabinet avec des Halebardes & des Mousquetons, mais que si elle

elle veut bien consentir qu'il vive , ils vivra tout à elle comme il a fait jusque là , & toujours dans les sentimens passionnez qu'elle ne condamnoit pas avant qu'il la quittât pour l'Armée. Il n'en fallut pas davantage pour faire connoître à la Dame ce qu'elle n'avoit pû démêler d'abord. Jugez de sa surprise. Elle entend nommer le Chevalier , & voyant la joye éclater sur le visage de sa Parente , elle tombe dans une confusion dont elle ne sort que par les choses agreables que le Conseiller commence à luy dire sur cette méprise. Elle luy en fait mille excuses , & se sert pour cela de termes si obligéans , que comme elle estoit tres-bien faite de sa personne , le Conseillers s'en laisse toucher. Elle le prie de remettre son Voyage de Dieppe , & de demeurer quelques jours chez elle pour luy donner lieu de reparer ce que son inconsiderée précipitation luy avoit fait faire d'injuste. Outre que c'estoit ce que le

Che-

Chevalier avoit pretendu, il trouvoit tant d'esprit & d'agrément dans l'aimable Veuve, qu'il ne fut pas fâché de faire pour elle ce qu'un commencement d'amour luy faisoit déjà secrettement souhaïter. Il passa donc trois ou quatre jours dans le Chasteau, & l'entretien de cette aimable Personne eut de si doux charmes pour luy, qu'il n'y paroïssoit pas moins attaché que le Chevalier l'estoit à renouveler à sa Maïtresse les protestations du plus tendre amour. L'Abbé s'aperçeut de l'engagement que le Conseiller prenoit pour la Dame; & comme il ne pouvoit se mettre de la conversation d'aucun costé sans troubler un teste-à-teste, il leur dit enfin en riant, qu'il s'ennuyoit d'estre sans employ, tandis qu'il les voyoit tous quatre si agreablement occupez. Je ne sçay si cet avis donna lieu au Conseiller de s'expliquer serieusement, mais l'intelligence continua, les affaires se conclurent, l'Abbé fut appelé

lé

lé quelque temps apres pour la Cere-
 monie des deux Mariages. Le grand
Ouy qu'il a fait prononcer à ces qua-
 tre Amans, les a mis dans un estat si
 heureux, que pour l'en récompen-
 ser ils luy souhaitent tous les jours une
 Mitre. Comme il a tout le merite
 qu'il faut pour la porter dignement,
 on doit croire que son temps viendra,
 comme il est venu depuis quelques
 jours pour Mr. l'Abbé Poudens, que le
 Roy a fait Evesque de Tarbes. Il est
 Docteur de Sorbonne, & Fils d'un
 President du Parlement de Pau. On ne
 peut mieux soutenir l'employ de Se-
 cretaire du Clergé qu'il a fait dans la
 derniere Assemblée. Il s'y étoit mon-
 tré, si digne d'estre du nombre des
 Prelats qu'il la composoient, que sa
 Nomination a esté sçeuë avec un ap-
 plaudissement general. Elle a suivy cel-
 le de Mr. l'Abbé de Sule à l'Evesché
 de S. Omer. Vous sçavez, Madame,
 qu'il avoit esté sacré depuis peu Eves-
 que de Tarbes, Il est Fils de Mr. le

Comte de Suse, Homme de grande naissance, & que ses services ont toujours rendu considerable. Monsieur l'Evesque de Viviers son Oncle est un des plus anciens Prelats du Royaume. Celuy dont je vous parle en a quantité pour Amis qui sont de la premiere qualité, & qu'il s'est acquis par sa probité & par sa franchise. Son merite n'a pas moins paru dans plusieurs Assemblées du Clergé, que sa Doctrine dans l'Université de Paris. Sa phisionomie est heureuse; & si dans le rang où nous le voyons élevé, on pouvoit tirer quelque gloire des avantages extérieurs, il auroit dequoy estre satisfait de ceux qu'il a reçeus de la Nature.

On peut dire à l'honneur de Messieurs les Curez de Paris (& ce n'est que leur rendre la justice qui leur est deuë) qu'ils donnent tous des preuves si édifiantes, & de Doctrine & de Pieté, que le Roy choisit souvent parmi eux de dignes Sujets pour les Eveschez. C'est ce que Sa Maj. vient
encor

encor de faire, en nommant M^r. Teller Curé de S. Severin à celui de Dignes. Il a esté Aumônier de la Reyne, & a toujours mené une vie si exemplaire dans la conduite de son Troupeau, qu'on a crû que c'estoit travailler au bien de l'Eglise, que de luy en confier un plus grand. Il est Beaufrere de Monsieur Langlois Maître d'Hostel du Roy. Le merite de ce dernier est connu, & l'avantage qu'il a de n'estre pas mal aupres de son Maistre, en est une marque tres-glorieuse pour luy.

Comme les Charges & les grands Emplois font plustost honte qu'honneur si on ne les soutient par le merite, heureux qui en est liberalement partagé. Je sçay bien que la Cour est un grand Theatre où il paroist avec beaucoup plus d'éclat qu'ailleurs; mais il n'y est pas si fort renfermé qu'il ne se répande dans les Provinces, & vous conviendrez de celui de M^r. Petit, quand vous aurez leu ce que je vous en-

voye de la façon. C'est une Epistre enjointe qu'il adresse à Monsieur le Duc de S. Aignan, qui a pour luy une estime tres-particuliere. Le stile en est libre, & vous y trouverez un tour aisé qui vous persuadera aisément de ce que j'ay à vous dire à l'avantage de son Auteur.

A MONSIEUR
LE DUC DE S. AIGNAN.

N'Est-il point fait cet Armement
Qui depuis long temps vous occupe?
Apollon s'en plaint hautement,
Ainsi qu'Amour le Dieu charmant,
Et le beau Sexe porte jupe.
Quoy, Seigneur, ne parlera t on
En ce Siecle que de Canon,
Que de prendre d'affaut des Villes,
Que de punir les Ennemis
De leurs manieres inciviles
D'oser se frotter à Louïs,
Le premier Héros de la Terre,
Sçavant au noble Art de la Guerre,
Tout comme celuy qui le fit,
Et dont la gloire retentit
Mieux que le bruit de son Tonnerre?

Nostre Parnasse est sans Laurier;

Mais

Mais qui pourroit à ce Guerrier
 En fouruir assez pour sa teste ?
 Les Muses mesmes sont à bout ;
 Elles pensent avoir dit tout ,
 Et leur Chant sur une Conqueste
 Vient à grand' peine de cesser ,
 Que la surprenante nouvelle
 D'une autre & plus grande & plus belle
 Les oblige à recommencer.

Enfin ce Conquerant terrible
 Lasse Muses , Chefs & Soldats ,
 Et parce qu'il est Invincible ,
 Il ne se trouvo jamais las.
 Mais tandis qu'il tient dans la Plaine
 Ses braves Héros en haleine ,
 Apres bien de tristes helas ,
 Mille Belles disent en larmes ,
 Ah , maudite gloire des Armes ,
 Maudits Assauts , maudits Combats ,
 Que vous nous causez de tristesse !
 Que nous perdoux de doux ébats ,
 Et que tant de belle Noblesse
 Seroit bien mieux entre nos bras !
 Mais que voulez-vous davantage ?
 Grand Monarque , vos Ennemis
 Ne sont-ils pas vaincus , soumis ?
 De tous costez pliant bagage ?
 Laissez donc Mars avec sa rage ,
 Et rendant à l'Amour hommage ,
 Daignez nous rendre nos Amis.
 Vous n'y perdrez rien , digne Prince ,
 Non , Grand Roy , vous n'y perdrez rien !

38 LE MERCURE

*Nos amours dans chaque Province
Feront naistre des Gens de bien.
Ce seront des Sujets fidelles
Dont se peuplera vostre Cour,
Masles bien faits, belles Femelles,
Tous Enfans de Mars & d'Amour.*

*N'ont elles pas raison, ces Belles ?
Je veux vous en prendre à témoin,
Vous, qui toujours avec grand soin
Fistes mille choses pour elles.
L'Amour n'est-il pas plus plaisant
Que la Guerre, dont la furie
Jamais n'agit qu'en détruisant
Le tresor des tresors, la vie ?
Oüy, tout compté, tout rabatu,
Seigneur, l'amoureuse vertu
Vaut mieux que la vertu guerriere.
Cela ne se peut contester,
Car enfin donner la lumiere
Est plus noble que de l'oster.*

*Quoy qu'il en soit, pour satisfaire
Aux justes plaintes de ces Dieux,
Et pour appaiser la colere
De mille Dames aux beaux yeux ;
De ces Rimes qui sçavent plaire
Reprenez l'agreable employ,
Et sur vostre charmante Lyre
Dont par tout les tons on admire,
Chantez LOUIS, nostre Grand Roy,
En suite, chantez les tendresses
De l'Amour le Dieu des douceurs,*

Et

*Et ces vingt ou trente Maistresses
Dont vous avez gagné les cœurs.*

Mr. Petit qui a fait ces Vers, n'a pas seulement un génie admirable pour la Poësie, mais un je ne sçay quel feu qui brille toujours, & qui fait connoître qu'il a l'esprit naturellement galant. Il seroit difficile de l'avoir plus délicat. Sa conversation est tres-agreable. Il dit les choses d'une maniere qui donne de la grace à ce qui n'en auroit point dans une autre bouche, & il est ce qui s'appelle un véritable honneste Homme. Vous jugez bien, Madame, qu'avec ces qualitez il n'a pas manqué de se faire d'illustres Amis qu'il a en grand nombre. Aussi quoy qu'il soit de Rouën, & qu'il y fasse son ordinaire demeure, il est fort connu à Paris, & on ne peut entretenir de plus longues correspondances qu'il en a eues avec la Maison de Rambouillet, qui a toujours esté tout esprit. Monsieur le Duc de Montausier qui est Gouverneur de la Provin-

32 L E M E R C U R E
ce, luy a souvent donné des marques
avantageuses de la consideration qu'il
a pour luy, & il a l'honneur d'estre
allié de Personnes qui ont part au Mi-
nistere.

A propos de Monsieur le Duc de
Montausier, Madame la Duchesse de
Crussol sa Fille estant accouchée à Pa-
ris, la Reyne luy a fait l'honneur de
l'y venir visiter. On peut dire qu'elle
a herité de tout l'Esprit de feu Mada-
me de Montausier, si celebre dès sa
jeunesse, & par le Nom de l'incom-
parable Julie, & par les Galantes Let-
tres que luy écrivoit Voiture, lors
qu'elle n'estoit encor que Mademoi-
selle de Ramboüillet. Madame la
Duchesse de Crussol joint à beaucoup
de delicateffe & de vivacité d'esprit,
une vertu d'autant plus louïable, qu'elle
est éloignée de toute sorte d'osten-
tation. Je ne vous dis rien de Mon-
sieur le Duc de Crussol. Il est brave
autant qu'on peut l'estre, & aussi bien
fait qu'il ait personne à la Cour. L'an-
cien-

cienneté de sa Maison est connue, & il y en a si peu dans le Royaume qui ayant les avantages qu'elle a, que je ne croirois pas trop dire, quand je vous assurerois qu'il peut pretendre à eeluy d'estre Premier Duc. Vous jugez bien, Madame, que j'excepte les Princes du Sang, à qui les Privileges de leur naissance donnent toujourns des Titres qui ne sçauroient estre contestez.

Quand on contestera quelque chose, ce ne sera point assurément la gloire que Monsieur le Duc de Luxembourg a si legitimement acquise dans le Commandement qu'il a eu de l'Armée de Flandre. Il en est de retour, & a eu l'honneur de saluer le Roy qui l'a receu avec des témoignages d'affection dignes de la grandeur de ses services. On ne peut montrer plus de cœur, plus de zele & plus de prudence qu'il en a fait paroistre pendant tout le temps de la Campagne. Il s'est trouvé à la Bataille de Cassel, & il a toujourns esté de jour lors que les Places qui ont esté

prises par le Roy se sont renduës. Je ne doute point, Madame, que vous ne soyez assez instruite de l'usage de la Guerre, pour sçavoir que ce sont des jours où les Generaux ne peuvent s'empescher de s'exposer comme les moindres Soldats; & c'est dans ces occasions où l'on voit particulièrement éclater leur courage & leur conduite.

C'est peu que le Roy ait triomphé par tout de ses Ennemis, qu'il ait assuré la Picardie contre leurs insultes, & qu'en se rendant maistre des trois importantes Places qu'il a conquises de nouveau sur eux, il les ait mis en estat de ne pouvoir esperer la fin de leurs disgraces, que par la Paix; Sa Majesté qui veille continuellement au bien & au soulagement de ses Peuples, les a voulu décharger des Quartiers d'Hyver, & dans ce dessein, Elle a fait entrer la plus grande partie de ses Troupes dans les Pais de ses Conquestes. Celles qu'on a envoyées en Quartiers
dans

dans Dunkerque, Bergue, Calais, & dans les autres Villes maritimes sont commandées par M^r. le Marquis de la Trouffe, Lieutenant General, & Capitaine des Gens d'armes de Monseigneur le Dauphin; & celles qui sont entre Sambre & Meuse, prennent leurs ordres de M^r. le Comte de Montal, aussi Lieutenant General & Gouverneur de Charleroy. On a fait demeurer cinq Bataillons dans Cassel sous le commandement de M^r. le Marquis d'Uxelles, Brigadier d'Infanterie; & toutes les Troupes qui hyvernent dans la Flandre Françoisse & dans les Pais adjacens, obeïssent à Monsieur le Marschal de Humieres. Monsieur le Marquis de Rannes, Lieutenant General, & Colonel General des Dragons, & Monsieur de Sainsandoux Marschal de Camp & Gouverneur de Tournay, ont esté choisis pour servir sous luy. Monsieur le Marquis de Chaseron Lieutenant General commande sur la Meuse;

36 LE MERCURE

M^{rs}. le Comte de Bissy en Lorraine ;
M^{rs}. le Baron de Monclar en Alsace, &
Monsieur le Marechal Duc de Na-
vailles demeure en Roussillon, ayant
sous luy M^{rs}. de Gassion Lieutenant
General, & M^{rs}. de la Rabliere Maref-
chal de Camp. Voila de quelle ma-
niere les Quartiers d'Hyver ont esté
distribuez, fort glorieusement pour
tous ceux que je vous viens de nom-
mer, puis que chacun d'eux comman-
de en chef, & que ces sortes de Com-
mandemens ne se donnent qu'à des
Personnes tres-considerables, & dont
la prudence, la valeur & la conduite
ayent esté éprouvées dans les plus
grandes Occasions.

Le Roy qui trouve toujourns celles
de récompenser les Services qu'on luy
rend, a honoré depuis peu M^{rs}. le
Comte de la Torre, Fils de feu M^{rs}. le
Marechal d'Aubeterre Lieutenant
General des Armées du Roy, & Gouver-
neur des Provinces d'Aginois &
de Condomois, de la Charge de son
Lieu,

Lieutenant dans la Haute Guyenne, dont Mr. le Duc de Bellegarde s'estoit démis en sa faveur. Toute la Cour qui connoist Monsieur le Comte de la Serre pour un des meilleurs Officiers du Royaume, luy en a témoigné sa joye lors qu'il a presté le Serment entre les mains de Sa Majesté. Il est d'une Maison tres considerable. Mr. le Chevalier d'Aubeterre est son Frere, & Mr. le Comte de Jonzac dont les belles qualitez vous ont fait plaindre la mort, estoit son Neveu. Son grand merite, son experience, & ses longs & importants services pendant plus de trente Campagnes, le rendoient digne de cet Employ qui luy donne le commandement dans la Haute Guyenne, en l'absence de Monsieur le Duc de Roquelaure Gouverneur de toute la Province, & de Monsieur le Marquis d'Ambre Lieutenant General de Sa Majesté dans cette mesme Haute Guyenne.

Je vous ay mandé les Honneurs
que

que M^r. le Duc du Mayne y avoit reçeus en allant aux Eaux de Barrége. Il en est revenu, & vous ne sçauriez croire combien la Cour a montré de joye du rétablissement de sa Santé. Ce jeune Prince soutient sa naissance par tant d'esprit & par de si grandes qualitez, qu'il est rare de les faire éclater aussi avantageusement qu'il fait dans un âge si peu avancé. Si les Eaux de Barrége luy ont esté salutaires, celles de Bourbon ne l'ont pas moins esté à quantité de Belles qu'on y a veüs. Cette Lettre qui m'est tombée entre les mains, vous en fera sçavoir le mérite. Je vous l'envoie telle qu'on vient de me la donner.

L E T T R E
D E M. L E M A R Q U I S
D E * * *
A M A D A M E D E * * *

JE suis à Bourbon l'Archambaut, Madame; & sans aucun préambule, je
vay

vay vous rendre compte de ce qui s'y passe, comme vous me l'avez ordonné. La première chose que je fis en arrivant, ce fut de m'informer du genre des Maladies qui avoient attiré le beau Monde qu'on dit qui s'y trouvoit, & l'on m'apprit qu'à l'exception de quelques Paralysies mal formées, Hommes & Femmes s'y plaignoient presque tous de Vapeurs.

Ce Mal de tous les Maux, Mal le plus incom-
mode,

Pour les Hommes jadis n'estoit point à a
mode;

Mais on sçait aujourd'huy ce qu'il nous fait
souffrir,

Comme à toute heure il nous accable,

Jusqu'à nous voir prests d'en mourir,

Si vostre Sexe estoit un peu plus charitable,

Nous n'irions pas si loin essayer d'en guerir.

*Je ne manquay pas (& par vostre or-
dre, Madame,) de demander d'abord
des nouvelles de nostre Illustre Marechal.*

*Je sçeus que les Baux ne luy avoient fait
que médiocrement du bien cette année,
mais qu'en récompense Monsieur Amiot
son Medecin, Homme qu'une capacité
de-*

depuis long-temps éprouvée, rend digne de tout le bien qu'on en dit, en avoit pris des soins si particuliers, que ses Amis pouvoient esperer de le revoir avec toute la santé qu'ils luy avoient souhaitée en partant: l'agreable vie qu'on mene icy, aura sans doute contribué à la rétablir. Le Jeu, la Promenade, la Conversation, & tout ce qui peut lier une aimable société, sont des plaisirs qui n'y manquent presque jamais, & la belle Compagnie qui s'y trouve ordinairement seroit seule capable de guerir les Maux les plus obstinez. Tout ce qui m'y paroist de fâcheux,

C'est qu'on voit là de tres-faines Malades,

Qui fieres de mille Beutez,

Font de frequentes incartades

A d'innocentes Libertez.

Au plaisir de les voir le meilleur temps s'employe.

Comme le charme est grand, on s'en donne à cœur joye,

On regarde, on admire, on demeure enchanté.

Alors aux Maux divers, dont boire est le Remede,

Se

Se mesle un certain trouble à qui la raison
cede,
Et mal sur mal n'est pas santé.

*Je m'en salue comme jepuis, & je
vous avoué que ce n'est pas sans peine,
car si on évite un guer-à-pond d'un costé,
on le rencontre de l'autre. Par exemple*

Avez-vous fuy les dangereux attraits
Qui coûtent tant à regarder de pres,
Lors qu'à vos yeux charmez de sa rencon-
tre,

L'aimable Fortia se montre ;
Ailleurs où le hazard vous aura pu mener,
La belle Marcillac vous vient assassiner.

Que de cœurs tous les jours ses charmes luy
font prendre,

Sans que jamais elle songe à les rendre ?

Il n'estoit pas besoin qu'elle quitte la Cour

Pour leur faire un si méchant peur.

Je n'ose dire rien, c'est sur sa conscience ;

Mais qu'elle craigne enfin qu'on ne la pousse
à bout,

On peut prendre son temps, la trouver sans
defense,

Et quiconque à voler comme elle se résout,

Doit croire que malgré toute sa résistance,

Un coup viendra qui payera tout.

*Vous auriez peine à vous imaginer
com-*

42 L E M E R C U R E
combien la belle Madame Dubal fait en-
vier le bonheur de son Epoux qui est venu
aux Eaux avec elle. Ce sont deux moitez
tres-bien assorties, & si la Femme a un
merite extraordinaire, on ne peut parler
trop avantageusement du Mary. Il est
bienfait, agreable & fort consideré dans
la Maison de Monsieur le Prince. Je passe
aux autres Beutes qu'on voit icy; &
pour m'empescher d'y penser trop en vous
en parlant, vous trouverez bon, s'il
vous plaist, que je ne vous en fasse le Por-
trait qu'en racourcy.

L'Incomparable Bourdenois
Dont la gorge toute charmante
Surprend, éblouit, touche, enchante,
De l'Amour à toute heure épuisse le Car-
quois.

Heureux qui vit sous de si belles Loix,
Mais plus heureux qui s'en exempte.

De Vallecour & son aimable Sœur,
Des plus brillans attraits l'une & l'autre
pourveuë,
Ont bien dequoy plaire à la veuë,
Mais ce n'est pas sans qu'il en couste au
cœur.

Beau-

Beauregard & Bessay par l'éclat de leurs
charmes,

Font aux plus fiers rendre les armes.

Du Frétoy comme Ribérpré

Quand vous les regardez font fort à vostre
gré, (de,

Mais mal en prend quoy qu'on y prenne gar-

A qui trop souvent les regarde.

Morin, Phelipeaux & de Ris,

Par leur propre merite à peu d'autres sem-
blables,

Ont toutes des Filles aimables

Que suivent la Jeunesse & les Jeux & les Ris.

On est charmé de se voir avec elles,

Mais comme de soy-mesme on doit se défier,

Ce n'est pas tout que de les trouver Belles,

L'importance est de l'oublier.

Joignez à ces Beutez deux Illustres Amies;

Dont il faut vous dire le nom.

L'une est Saint-Clair, l'autre Burgon,

Ce sont dans l'amitié deux ames affermies,

Et qui font concevoir à qui veut s'enflâmer,

Qu'il n'est rien de si doux qu'aimer.

Pour la belle Damon qu'accompagnent les
Graces,

Et dont en la voyant chacun demeure épris,

On ne doit point estre surpris

Si l'Amour marche sur ses traces

Quel assez ample, assez riche Marc d'or

A pû

44 LE MERCURE
A pû payer ce précieux Trésor?

Il faut encore rendre justice
Au mérite des quatre Sœurs.
Marpon l'aînée est Veuve, & (je croy) peu
novice

Dans l'art d'affujettir les cœurs.
Elle est bien faite, aimable & fort spirituelle.
De Villedo sa Sœur se fait aimer comme elle;
Et dans l'agréable Becuan
On ne voit rien que de bon & de beau.
Mignon, la plus jeune des quatre
A des attraits dangereux à combattre,
Et qui veut tenir contre, éprouve à ses dé-
pens
Qu'il perd sa franchise & son temps.

*Après vous avoir parlé des Belles,
j'aurois un long article à vous faire, si je
voulois vous entretenir de tous les Hom-
mes de mérite qui boivent icy des Eaux.
Nous y voyons Monsieur le Marquis de
Vardes, dont on croit que le plus grand
mal soit le chagrin d'estre toujours éloi-
gné de la plus Auguste Personne du Mon-
de. Mr. de Pomeruïl, & Mr. Pique, y
sont aussi avec Mr. le Comte de Bouli-
gnoux qui est un Homme tres-bien fait, &
fort estimé Mais ce qu'on peut appeller le
Char-*

Charme de nos plus belles Compagnies, c'est un jeune Milard petit-Fils du Duc d'Ormond Viceroy d'Irlande. Il donne la Comedie aux Dames, & on ne peut rien voir de plus galant à son âge. Ses belles qualitez ne surprennent point quand on les voit cultivées par M^r. de Montmiral son Gouverneur. C'est un Gentilhomme tres-accomply, & fort digne du choix qu'on a fait de luy pour la conduite du jeune Seigneur dont je vous parle. Vous serez peut-estre surprise de ce que je ne vous dis rien de Madame la Comtesse de Dona, ny de quantité d'autres belles Dames qui sont venues cette année boire des Eaux à Bourbon. Souvenez-vous, je vous prie, que je vous ay seulement promis de vous rendre compte de celles que j'y trouverois. Je vous tiens parole, & suis vostre, &c.

Si les Maux dont on a esté chercher le remede dans les Lieux où l'on boit des Eaux, n'ont point empesché qu'on ne s'y soit agreablement diverty, il en est de mesme des grandes Affaires qu'on

qu'on traite à Nimégue, & qui n'en ont point banny les Plaisirs, Mon^r. le Marechal d'Estrades ayant receu chez luy avec sa politesse ordinaire, des Dames Hollandoises que la curiosité de voir l'Assemblée avoit attirées de la Haye, les a régalingées d'un excellent Concert, composé de Luths, de Clavessins, & de quelques Instrumens nouvellement inventez, & qui ressemblent à un Dessus de Violon, mais qui sont infiniment plus propres à accompagner le Luth, parce que leur son qui imite celuy de la Flute douce, fait beaucoup moins de bruit que celuy du Violon, de sorte qu'il ne couvre pas le jeu du Luth, & n'a rien qui crie ny qui soit aigre comme le son de la Poche. Peut-estre que ces sortes d'Instrumens paroîtront bientôt en France. Le Concert avoit esté composé & soutenu par M^r. de Soleyzel. C'est un jeune Gentilhomme qui a fait le Voyage de Nimégue avec M^r. d'Avaux, & qui parmy cent belles quali-

qualitez, a celles d'estre fort bon Musicien & fort bon Homme de cheval. Il est Fils de Mr. de Soleyzel, qui est un les Chefs de l'Académie Royale proche l'Hostel de Condé, & qui a mis au jour plusieurs Livres sur les Matieres qui regardent sa Profession. Si ce qui regarde la part que j'ay au Mercure, pouvoit estre supprimé sans faire injustice aux Spirituels Inconnus qui m'envoyent leurs Pieces sans se nommer, la crainte de me faire accuser de vanité m'empescheroit de vous faire voir le Sonnet qui suit, mais il est trop agreablement tourné pour ne luy pas donner place icy. Il m'est venu de Caën. Vous sçavez comme tout le monde y est poly, & vous ne serez peut-estre pas fachée de connoistre qu'on y estime les Lettres que je vous écris.

S O N N E T.

Digne & galant Auteur du celebre Mercure,

De

48 L E M E R C U R E

*De nos Belles de Caën redoutez le courroux ;
Elles brûlent ce Livre en pestant contre Vous ,
Pour les maux qu'a produits sa fatale lecture.*

*De la Guerre , dit-on , vous faites la peinture ,
Avec de certains traits si charmans & si doux ;
Que l'on y voit courir les Amans , les Epoux ;
Et c'est là le sujet qui cause le murmure.*

*Quoy , direz-vous , j'y mets tant de Traitez
d'Amour ,
Des Madrigaux gelans , les Festes de la Cour ?
Tout cela ne fait rien pour sauver vostre Livre.*

*Car quand un Brave y trouve un Roy d'un si
grand Cœur ,
Il a honte d'aimer , il a honte de vivre ,
S'il n'accompagne pas cet Auguste Vainqueur.*

Trouvez bon que j'ajoute à ce Sonnet la Lettre d'un Solitaire qui ne s'est pas défait de l'habitude de bien écrire, en se défaisant de la pratique du Monde. Elle a esté envoyée depuis peu à un de mes Amis, & je croy que vous verrez avec plaisir la justice qu'on y rend à Monsieur le Pays, pour qui je sçay que vous avez une estime particulière.

De

De mon Desert près de Grenoble le 27. d'Octobre 1677.

IL faut avoüer, Monsieur, que tout le monde est obligé à l'Autheur du *Mercur Galant*; mais les Solitaires comme moy luy ont une obligation particuliere. Ne sont ils pas heureux de pouvoir apprendre les Affaires de la Guerre & du Grand Monde jusques ou fonds de leur Desert; de pouvoir pour ainsi dire estre de la Cour sans sortir de leur Village? Depuis sept mois qu'il me donne tant de plaisirs differens, je cherche en mon esprit les moyens de l'en remercier. Mais comme je n'ay pas l'avantage de le connoistre, je ne puis, Monsieur, m'adresser qu'à vous qui estes de ses Amis, pour vous prier de luy faire mon Compliment, & de luy envoyer mon Pacquet. Il y trouvera deux petites Pieces qui ne luy seront peut-estre pas inutiles. Son dessein est si beau & son entreprise si loüable, que chacun doit contribuer de son costé à la faire durer. F'ay dans cette

Tome IX.

C.

Pre-

Provincia deux illustres Amis dont j'ay
 soin de rasüeillir les Vers & les Lettres,
 & ce sont des Ouvrages qui pourroient
 de temps en temps enrichir le Mercure
 Galant. Monsieur l'Abbé de S. F. * * &
 Monsieur le Pays, sont assez connus dans
 le Royaume, Quoy que le premier n'ait
 jamais pû se résoudre à faire imprimer
 ses Oeuvres, on a veu de luy mille Ga-
 lanteries manuscrites qui sont connoistre
 jusques où va la force & la délicatesse de
 son Esprit. Pour Monsieur le Pays, ses
 Amitiez, Amours & Amourettes, ont
 tant fait de bruit dans le monde, que son
 Nom est connu de tous ceux qui sçavent
 lire. Neantmoins quand on ne le connoist
 que par là, on ignore la plus grande par-
 tie de son merite. Je croy que je puis
 dire sans l'offencer, qu'il vaut encore
 mieux que ses Livres, & que tout ce
 qu'il a imprimé est malgré son succès bien
 éloigné de la justesse de ce qu'il écrit au-
 jourd'huy. L'Auteur du Mercure Ga-
 lant en pourra juger par les deux Let-
 tres que je luy envoie. F'en ay encore
 quel-

quelques autres que je luy fourniray
 si je vois paroistre celles-cy dans le pre-
 mier Volume du Mercure, parce que
 de là je concluray qu'on les a trouvées
 agreables. Cela m'obligera mesmes à
 presser Monsieur le Pays de me faire co-
 pier quelques-uns de ses Vers, & peut-
 estre que je réveilleray sa Muse qui sem-
 ble dormir pendant qu'il travaille aux
 Affaires d'un grand Employ qui ne luy
 donne gueres le loisir de penser aux Baga-
 telles poëtiques.

L E

P E R R O Q U E T
 E T L A G U E N U C H E

F A B L E.

A MADEMOISELLE DE M**

IL nous arriva hier de Lisbonne une
 Barque chargée de Singes & de Perro-
 quets. Vous jugez bien, Mademoiselle,
 que je n'ay pas perdu une si belle occasion
 de vous tenir parole. J'ay choisi parmy ce

C 2

grand

grand nombre un Perroquet d'un plumage tres-particulier, & une Guenuche d'une petitesse fort rare. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le Perroquet ne parle point François, que la Guenuche ne sçait point danser, & que mesme elle est encore habillée à la Portugaise, mais vous serez peut-estre bien aise d'estre leur Maistresse en toutes façons. Vos Leçons leur apprendront la belle maniere. Tous les autres Perroquets ne sçavent prononcer que des injures grossieres, & quand vous aurez instruit le vostre, il sçaura dire des malices ingenieuses. A vostre Ecole la Guenuche apprendra bientost la Bourrée & le Menüet, & si vous avez soin de l'habiller à la mode & de vostre main, je gage qu'on la trouvera plus propre & de meilleur air que vostre petite laide Voisine. Cependant comme vous n'entendez point d'abord le jargon ny de la Guenuche ny du Perroquet, je me crois obligé en vous les envoyant, d'estre aupres de vous leur Interprete. Sans sçavoir la Langue de leur Pays, j'ay bientost compris leurs

dis-

discours, parce qu'ils estoient tendres & amoureux.

Entendre à demy mot fut toujourns mon partage ;
 Si-tost que l'on parle d'amour,
 Il n'est point pour moy de langage.
 Qui ne soit clair comme le jour.
 Pour vous, ma jeune Demoiselle,
 Quand mesmes en François l'amour sert
 d'entretien,
 Malgré tout vostre Esprit, vous ne répondez
 rien,
 Et vous n'entendez pas la langue maternelle ;
 Vous voila cependant dans la belle saison,
 Vous avez quatorze ans, à cet âge, ma Belle,
 N'entendre pas l'Amour, ma foy cela s'appelle
 N'entendre pas raison.

Je veux aujourd'huy tâcher de vous rendre raisonnable, en vous faisant comprendre l'Histoire amoureuse de vostre Guenuche & de vostre Perroquet.

Aussi-tost que ces deux petits Animaux furent entre mes mains, ils parlerent entr'eux certain jargon Moresque, & j'entendis que le Perroquet reprochoit à la Guenuche ses singeries, & la Guenuche

luy reprochoit son caquet. Comme leurs discours me semblerent assez plaisans, j'entray dans leur conversation. Ils en furent d'abord surpris, mais enfin nous devinsmes familiers & fumes bien-tost si grands Amis, que je les obligesay à me conter leur Histoire. Le Perroquet, comme le plus grand Causeur, voulut estre l'Historien; & voicy en François; à peu pres comme il s'expliqua en Morefque.

Ma Mere me donna le jour
 Dans un Climat de la Guinée,
 Où le Soleil joint à l'Amour,
 Enflâme tout toute l'année.
 L'on n'y voit point de Cœur glacé,
 Ny de Bergere indifferente;
 Quand un Berger est empressé
 La Bergere le montre ardente.
 Là je vivois jadis en Berger fort coquet,
 Aujourd'huy je suis Perroquet,
 Car, hélas! ma Coqueterie,
 Que je nommois Galanterie,
 Choqua le cruel Cupidon,
 Qui sans m'accorder de pardon,
 Fit de moy la Métamorphose,
 Que je vais vous conter en Prose.

Sur les bords du Fleuve Niger on ne
 fait

fait pas l'amour ainsi que sur les bords de la Seine ou du Rhône. On m'a dit qu'icy la constance passe pour une vertu, & là elle passeroit pour un vice : En France un Amant bien réglé n'a besoin que d'une Amante, & souvent en ayant une, il en a trop; mais en Ethiopie les Galans ont besoin de diverses Maistresses, & nostre miserable Roy qui mourut il y a quelque temps dans ce Royaume, pourroit estre un témoin de cette verité. Estant Berger je voyois suivant nostre coûtume diverses Bergeres, & je témoignois à toutes beaucoup d'amour, mais à la verité je n'en ressentois gueres. Dans ma conversation, dans mes Chansons & dans mes Billets, je paroïssois l'Amant du monde le plus ardent, & dans mon cœur je me sentois fort tranquille; enfin tout mon amour n'estoit que du caquet. Mais, *belas!* depuis ce temps j'ay bien appris que Cupidon est un Dieu qui punit cruellement le mensonge. Pour commencer à se vanger de moy, il me fit devenir trop veritablement amoureux d'une petite

Laid, plus volage & plus coquette que je n'estois, & c'est justement Dame Guenuche que vous voyez là, qui a esté Bergere dans le temps que j'estois Berger. Apres avoir trompé tant de Personnes par mes faux Sermens, je ne pûs pas mesme persuader ma petite Laido par des veritez tres-constantes. Cependant pour me faire mieux enrager, au commencement elle fit mine de m'aimer, elle affecta toutes les petites manieres d'une Personne fort passionnée, & quand elle me vit bien sensiblement touché, elle me fit cent malices & me quitta enfin pour un autre Berger aussi laid qu'un vieux Singe.

Dieux ! qu'un Berger vivroit content
S'il changeoit aussi-tost que change son Amante !

Mais, hélas ! que de maux nous cause une Inconstante,

Quand on ne peut être inconstant !

L'amour que je sentoie pour ma petite Ingrate, & la haine que j'avois pour mon laid Rival, me mirent dans un tel desespoir, que je quitay mes Moutons, & la

la société des autres Bergers. Je m'en allay comme un furieux, errant dans les Deserts : je déchiray mes habits, je me couvris de feuilles d'arbres, & enfin je devins tout-à-fait insensé. L'Amour alors me voyant dans une Forest en estat de mourir, voulut me sauver la vie, & je ne sçay si ce fut par pitié ou par vengeance. Il changea ma peau & mon habit en plumes de la couleur des feuilles qui me couvroient, ma bouche en bec, mes bras en cuisses, & ainsi du reste de mon Corps. Voila comme je me trouvay Perroquet, & je vous jure que je n'en ay point conservé de regret.

Ne haïssant plus mon Rival,
 Et n'aimant plus mon Inconstante
 Je sens mon Ame plus contente,
 D'animer pour toujours le Corps d'un Animal,
 Que celui d'un Berger, quand l'Amour le
 tourmente.

Ma petite Laide ne demeurera pas aussi sans châtiment, parce qu'elle n'avoit aimé qu'en apparence, & que toute sa tendresse n'avoit esté que jurgerie.

l'Amour n'ayant point esté trompé par ses grimaces, voulut punir son hipocrisie, comme il avoit puny mon libertinage. Il la changea donc en Guenuche; & comme c'estoit une petite Bergere fort laide & fort malicieuse, il n'eut pas beaucoup de peine à faire ce changement.

Depuis cette double Metamorphose nous avons vescu, ma Maistresse & moy, dans les Solitudes & dans les Forests. Cependant nous n'estions pas tout-à-fait Sauvages, & cela est si vray que nous nous sommes laissé prendre aux premiers Hommes qui se sont presentez. D'abord on nous mena en Portugal, où l'humear de la Nation ne nous plaisoit gueres, parce que le caquet & les figneries n'y ont pas tant de cours qu'en France, où j'apprens que nous sommes aujourd'buy. Nous nous y plaisons sans doute, parce que nous avons encore conserve quelque chose de nostre premier caractere. Pour moy qui pendant que j'estois Berger disois cent fleurettes sans penser à ce que je disois, je dis encore estant Perroquet
cent

cent paroles sans sçavoir ce que je dis.
 Pour ma Maistresse, qui estant Bergere
 contrefaisoit l'Amante sans sentir d'a-
 mour, & qui de plus faisoit tous les jours
 mille malices, estant Guenuche elle en
 fait encore, & contrefait mille choses
 qu'elle voit faire.

Voilà, me dit le Perroquet, nostre
 Histoire jusques icy; c'est à vous, Mon-
 sieur, à nous apprendre le reste. Dites-
 nous pourquoy nous sommes entre vos
 mains, & à quoy nous sommes destinez,
 puis que vous nous faites partir pour un
 second Voyage. A cette question j'ay ré-
 pondu de cette maniere.

Allez trop heureux Animaux,
 Voicy la fin de tous vos maux :
 Apprenez que l'on vous destine
 Pour aller faire les plaisirs
 D'une belle & jeune Blondine,
 Qui donne mille ardens desirs,
 Et qui cause mille soupirs
 A mille Amans qui n'osent dire,
 Belle, c'est pour vous qu'on soupire ;
 Vous, Perroquet, & nuit & jour,
 Vous luy pourrez parler d'amour ;
 Vous pourrez dire, je vous aime,
 Sans vous attirer son courroux.

Que mon bonheur seroit extrême :
 Si j'osois parler comme vous !
 Vous Guenuche , vos singeries
 Loin de luy donner du chagrin,
 La charmeront soir & matin ;
 O Dieux ! que mes Galanteries
 N'ont-elles le mesme destin !

C'est ainsi, Mademoiselle, que finit la conversation que j'ay eüe avec vostre Perroquet & vostre Guenuche. I'ay crû que je devois vous en faire part, & que vous seriez bien aise de sçavoir leurs Avantures. Je pourrois bien tirer de cette Histoire une belle Morale en faveur de l'Amour ; mais belas, je n'oserois avec vous moraliser sur cette matiere.

De Marseille.

A MADAME DE F**

IE pars pour Marseille, & je vous jure, Madame, que j'y vais malgré moy. Vous me fistes hier un Portrait que j'emporte dans le cœur, & j'ay peur que ce soit un trait empoisonné que j'emporte.

Mais dites-moy, ce beau Portrait,
 L'avez-vous fait d'apres nature ?

N'avez-

N'avez-vous point feint quelque trait,
 Pour embellir vostre peinture ?
 Ce teint blanc, & ces blonds cheveux,
 Cette main, ce bras, cette taille,
 Cet Esprit tel que je le veux,
 Qui surprend, qui brille, qui raille,
 Enfin cet amas sans egal
 De belles qualitez, dont mon ame est ravie,
 Seroit-il dans l'Original,
 Tel qu'il est dans vostre Copie ?

Si cela est, Madame, pour mon repos je ne dois jamais revenir à Aix; ou plutost j'y dois bientost revenir, car je m'imagine qu'il est doux de perdre son repos pour la Belle dont vous m'avez donné une si riche idée.

Par tout ce que vous m'avez dit
 Vous avez charmé mon Esprit;
 Vostre Comtesse est adorable:
 Mais malgré les appas dont vous m'avez
 charmé,
 Si bientost je n'en suis aimé, (ble.
 Je declare d'abord qu'elle n'est point aimée.

Je suis d'un Mestier, où l'on aime pas à perdre son temps. Vous sçavez, Madame, que nous autres Gens d'affaires nous
som-

Et LE MERCURE
sommes fort intereffez, & que jamais
nous ne faisons d'avances si nous ne vo-
yons un profit prompt & assuré.

Jamais à la grosse aventure
Nous ne mettons soins ny foupirs ;
Nous voulons feureté mefme dans nostre
ufure,
Et pretendons gagner cent pour cent en
plaisirs.
Sans nul fcrupule en Gensfort fages,
Nous faisons payer l'interest d'un feul jour,
Et comme un Juif nostre amour
Ne preffe que fur bons gages.

Il eft bon, Madamie, de donner cet
avis à vostre aimable Comteffe, afin
qu'elle examine fi mon commerce la peut
accommoder. Je reviendray en cette Vil-
le dans quelques jours, & fi elle me veut
recevoir malgré mes ufures amoureuſes,
j'iray chez elle étaler ma marchandiſe.

A Aix.

Ces Lettres portent leur recom-
mandation par le nom de M^r. le Pays.
Il a un génie merveilleux pour écrire
galamment, & il feroit à fouhaiter
que

que les Affaires ne luy ostassent pas tout le temps qu'il est obligé de leur donner. Nous verrions peut-estre quelque agreable Opéra de sa façon. Ils sont devenus si fort à la mode, qu'on en represente beaucoup de petits dans des Maisons particulieres. Comme ils n'ont besoin ny de Theatre, ny Décorations, ils peuvent passer pour les Concerts, mais ce sont des Concerts fort dignes de l'empressement de tout ce qu'il y a de Gens curieux. Le dernier qu'on a veu paroistre a pour titre *les Amours de Titon & de l'Aurore*. Les Vers en ont esté fort estimez. Mr. Oudot qui les a mis en Musique en a reçu beaucoup de loüanges. Je vous ay déjà parlé de luy. Il a beaucoup de talent, & travaillant sur une belle matiere, il étoit difficile qu'il ne réussit aussi avantageusement qu'il a fait. Un grand Ministre chez qui ce petit Chef-d'œuvre a esté representé en a témoigné une satisfaction entiere, & son approbation a esté

64 L E M E R C U R E
à esté suivie des applaudissemens de
tous ceux qui ont jouÿ de ce charmant
Divertissement.

On en a donné beaucoup au choix
que le Roy a fait de Madame l'Abbes-
se de Sainte Menehoud, pour la gra-
tifier de l'Abbaye Royale de Farmon-
stier en Brie. C'est une Dame d'un
fort grand merite, & d'une exacte
vertu. Elle est de la Maison d'Uxel-
les, & Belle-Sœur de M^r. le Comte
de Beringhen.

L'Abbaye de Sainte Menehoud a
esté donnée à Madame du Boulay,
Religieuse de la Croix, & Belle-Sœur
de M^r. l'Avocat General Talon. On
pourroit prendre cette occasion pour
parler d'un autre; mais outre que la
gloire qu'il s'est acquise dans cette im-
portante Charge l'a fait connoistre à
toute la France, son merite me fourni-
ra d'assez amples sujets de vous en
entretenir souvent.

Sa Majesté a aussi donné l'Abbaye
de Saint Jacques près Bourbon, à
Mada-

Madame de Vaudetart de Bournonville Persan. Elle est d'une grande Maison, & le Nom de Persan a fait bruit ailleurs que dans des Couvents.

S'il est glorieux d'avoir part aux Graces que le Roy se plaist à répandre continuellement sur ceux de ses Sujets qu'il en trouve dignes, il ne l'est pas moins de luy pouvoir faire des Presents qui ne soient pas indignes de luy estre offerts. C'est un avantage qu'eut dernièrement M^r. l'Abbé le Houx, qui heritant du zele que sa Famille a toujourns fait paroistre pour son service, & dont elle a donné des preuves & dans les Armées & ailleurs, luy presenta son Portrait en mignature. Le Roy le reçut avec ces témoignages de bonté qui luy gagnent les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Ce Portrait est de la main de M^r. Benard. Le Roy est peint dans un Ovale. Au dessous de luy sont quantité de Trophées, qui marquent les Conquestes qu'il a faites.

a faites, tant sur la Hollande, que sur l'Espagne & l'Empire. Au milieu de ces Trophées on voit un Globe d'azur & trois Fleurs de Lys. A l'un des costez du Roy il y a une Palme, & un Olivier à l'autre, avec une Inscription Latine dans une Banderole volante. Le sens de cette Inscription, est que tandis que Sa Majesté s'occupe à orner ses Lys de Palmes, elle ne dédaigne pas de cultiver l'Olivier qui est le Simbole de la Paix. La Bordure a ses misteres aussi bien que les embellissemens du Portrait. Elle a esté faite par un Orfévre nommé Germain, qui travaille ordinairement pour le Roy. Le dessein, la cizelure & l'art en sont admirables. Dans le haut est la Renommée toute de relief. Elle montre le Roy d'une main, & tient une Trompette de l'autre. Un Lambreau d'argent y est attaché avec des mots Latins qui font connoistre que si cet Auguste Monarque est grand par la gloire que ses belles qualitez luy ont

ont acquise, il l'est encor davantage par sa Valeur & par ses Conquestes. Aux costez de la Bordure sont deux Enfans qui tiennent des Fleurs & des Fruits. Il n'y a rien de mieux dessiné. On voit la Triple Alliance au bas. Elle paroist soumise à la France, qui est représentée par un grand Coq. D'un costé il tient l'Aigle de l'Empire enchainé, & de l'autre deux Lyons fuyans le Coq. L'Espagne est marquée par d'un, & la Hollande par l'autre sous la forme d'un Lyon Marin. Ce Present ne pouvoit estre plus beau, puis qu'il n'y a rien de plus grand que le Roy, & que c'est son Portrait qui le compose. Il estoit accompagné d'un Poëme sur les Conquestes de ce Prince. Comme jamais Monarque n'eut tant de gloire que luy, c'est peu qu'Arles nous aitourny des Obélisques pour graver son Nom, & transmettre à la Posterité les grandes Actions dont nous n'avions point encor veu d'exemples; on a trouvé sous terre

terre deux Arcs de Triomphe à Rheims, comme si les Conquestes de Sa Majesté allant plus viste que les mains des Ouvriers ne pourroient faire pour luy élever des Monumens dignes de luy, la Ferre prenoit soin d'en produire, & se faisoit un avantage de contribuer quelque chose à luy assurer l'Immortalité qui luy est deuë. Mr. de Santeuil, Chanoine de S. Victor, a fait des Vers Latins là-dessus, que j'aurois tâché de vous faire voir en nostre Langue, si j'en avois pû exprimer la force. Il a le Génie admirable pour la Poësie, aussi-bien que quantité d'autres de cette Maison, dans laquelle j'ay appris que Monsieur le President de Bailleu l'avoit choisi sa Retraite. Il ne le pouvoit faire dans une Abbaye, ny plus ancienne ny plus noble. Elle est remplie de Personnes de Qualité qui meritoient qu'on les nommât Comtes de Paris, à l'exemple des Chanoines de Lyon qui portent le titre de Comtes. La Maison est spacieuse,

les

Le Joly.	750.	48.	Toulo
Le Mignon.	750.	42.	Toulo
Le Cheval Marin.	750.	44.	Toulo
La Sirene.	750.	46.	Toulo
Le Brusque.	750.	44.	Havre
L'Indien.	700.	44.	Roche
L'Æolle.	600.	44.	Toulo
	600.	44.	Toulo

les Jardins agreables, & la Bibliothèque. une des plus belles qu'on puisse voir. Elle est d'autant plus utile, que le Public a la liberté de se servir de ses Livres, qui sont fort curieux & en tres-grande quantité. C'est assurément un secours fort considérable pour ceux qui voudroient ne rien ignorer; & comme il en est beaucoup qui cherchent particulièrement à s'instruire de tout ce qui peut estre une preuve de la grandeur de la France, je croy vous devoir faire remarquer que si ses Armées de Terre la font aujourd'huy craindre de toute l'Europe, ses forces de Mer ne la rendent pas moins redoutable. Cela paroist par le grand nombre des Vaisseaux qui sont à Brest, à Rochefort & à Toulon. Je vous envoye le Rolle de ceux de ce dernier Port, en attendant que je vous puisse faire part des deux autres. Celly-cy a esté imprimé à Marseille: jamais rien ne fut si exact, & vous y verrez en différentes Colonnes,

non

70 L E M E R C U R E
non seulement le nombre des Canons
dont ces Vaisseaux sont montez, de
combien de Tonneaux ils sont, le
lieu de leur construction, le Nom des
Ouvriers qui les ont faits, leur âge,
leur durée, & les pieds d'eau que leur
charge leur fait prendre, mais encor
ce qu'ils ont d'Officiers Mariniers, de
Marlots, de Soldats, & les autres
choses qui regardent la Solde & les
Vivres par chaque Mois. Si ce dé-
nombrement de Vaisseaux, d'Equi-
pages & d'Armemens n'est pas du
goust de vos spirituelles Amies, l'A-
venture que j'ay à vous conter aua
peut-estre pour elles quelque chose de
réjouissant. Il y a plus d'une Person-
ne qui vous l'attestera pour véritable,
& je vous la donne sur la foy de Gens
sans reproche.

• Un jeune Gentilhomme, renfer-
mé jusqu'à vingt ans dans le fonds de
sa Province, sous la dépendance d'un
Pédant qui voit tâché de luy appren-
dre beaucoup de choses qu'il ne sça-
voit

voit peut-estre pas trop bien luy-mesme, vint il y a quelque temps à Paris pour y commencer ses Exercices, & quand il y vint, on peut dire qu'il estoit tout nouvellement débarqué. Il avoit des manieres embarrassées, & ceux qui prenoient interest en luy, ne le virent pas longtemps sans s'appercevoir que l'Etude ne luy avoit donné que des Connoissances mal digerées qui avoient besoin d'adoucisement. Comme il n'y a point d'Ecole plus propre à l'acquérir que celle des Femmes, ses Amis le menerent chez quelques Belles. Il les vit d'abord sans autre dessein que celui de rendre ses devoirs à d'aimables Personnes que sa naissance engageoit à marquer de la consideration pour luy; mais insensiblement il y prit goust, il estoit d'âge à aimer, il avoit un cœur; & une grande Brune dont les yeux estoient les plus dangereux du monde, eut tant de charmes pour luy, qu'il en devint éperduëment amoureux. La

Dame

Dame fut surprise de le voir plus souvent chez elle qu'elle ne l'auroit souhaité. Elle estoit si bien faite, qu'elle n'eut pas de peine à deviner qui l'attiroit. Ses assiduites ayant commencé à luy faire connoistre la passion qu'il avoit pour elle, ses regards & quelques soupirs mal étouffez acheverent de l'en instruire. Cette conquête la chagrina, elle n'estoit point d'un assez grand poids pour luy faire honneur, & l'exposoit à des importunités fatigantes pour une Personne qu'un cœur novice n'accommodoit pas. Elle feignit de n'entendre point ses premières déclarations, & pour s'en défaire en le rebutant, elle le railla sur quelques défauts dont il prenoit peine à se corriger, & n'oublia pas sur tout à luy faire connoistre son dégoût pour certaines rougeurs qu'ils avoit sur le visage. Il aimoit la Dame, & vouloit luy plaire à quelque prix que ce fust. Ce dernier reproche luy donnoit de l'inquietude. Il crut que ses rou-

geurs

rougeurs estoient la seule chose qui la choquoit, & dans l'impatience d'y trouver quelque remede, il fit confidence de son secret à celuy qui l'avoit mené chez elle, & qui apprenoit ses Exercices dans la mesme Académie que luy. Le Confident avoit veu le monde, il aimoit à faire piece, & sans hesiter, il luy dit que si c'estoit là le seul obstacle qui l'empeschast d'avoir les bonnes grâces de la Belle, il luy répondoit de son bonheur. Il adjoute que ces rougeurs venoient d'une abondance de sang qu'il estoit facile de détourner, qu'il les avoit eüs comme luy, & que pour éviter la guerre qu'on luy faisoit, il s'en étoit fait quite par des Ventouses appliquées sur la partie que Moliere nous a fait si spirituellement entendre, quand dans l'une de ses Pieces il a fait dire pour insulter un Apotiquaire, qu'on voyoit bien qu'il n'estoit pas accoustumé à parler à des Visages. Le Gentilhomme aussi credule que jeune,

auroit voulu estre ventoufé dans le mesme instant. Il embrasse le Confident avec une joye extraordinaire, & le conjure de ne point differer à faire venir la mesme Personne dont il s'est fery pour une pareille Opération. On prend jour au lendemain, un Chirurgien a le mot, & deux Amis communs sont avertis de l'employ qu'ils doivent avoir dans la Piece. Le Confident amene le Chirurgien à l'heure marquée. Le Gentilhomme le prie de n'épargner point son sang, & se couchant sur le ventre, il souffre l'application des Ventouses qui font une copieuse attraction. Les Scarifications suivent, on les fait profondes, & apres que le Chirurgien en a recüeilly deux grandes paletes de sang, il remet les Ventouses, & seignant d'avoir oublie quelque chose de necessaire, il le quitte pour courir jusques chez luy. Il est à peyne fortly de la Chambre, qu'on entend du bruit dans l'Escalier, C'estoient les deux Amis à qui on avoit ap-
pris

pris le mystere. Ils entrent malgré le Patient qui veut qu'on ferme la porte, & qui a bien de la peine à se tenir couché sur le costé. Ils s'informent de ce qui peut l'arrester au Lit, & apres une conversation generale d'un quart d'heure, l'un des deux passe dans une étroite ruelle sous pretexte d'avoir quelque secret à luy dire. L'Amant Ventoufé tourne la teste sans se remuer, & son Amy le prie inutilement de s'approcher un peu davantage. Il n'ose luy dire en termes du galant Voiture, qu'il a pour ne le pas faire, une raison fondamentale sur laquelle il ne luy est pas permis d'apuyer. Il n'écoute que d'un peu loin ce qu'on ne luy diroit pas si on ne cherchoit à l'embarasser; & enfin le Confident fait l'officieux en obligeant les nouveaux venus à s'éloigner. Le Chirurgien revient, il oste les Ventouses, & laisse le Plaintiff scarifié dans des douleurs dont il ne se console que par l'esperance de n'avoir plus les rougeurs qui blessent les yeux de

la Dame. Elle apprend du Confident le tour qu'il luy a joué, & afin qu'il ne jouisse pas seul du plaisir de cette Avanture, elle envoye prier le Gentilhomme de luy venir parler le lendemain. Le Message luy estoit trop doux pour ne l'engager pas à se faire une nécessité de cette Visite. Il se rend chez elle à pied, car l'Opération estoit trop récente, & ne laissoit aucune voiture commode pour luy. On le mene dans le Cabinet de la Belle, où il ne trouve que des Escabeaux fort durs. Elle le fait asseoir malgré luy. Il fait cent postures qui l'instruisent de ce qu'il souffre, & jamais conversation d'une Maistresse ne parut si longue à un Amant. Il s'en tire le plutost qu'il peut, & ce qui le chagrine, c'est qu'au bout de quelques jours, il s'apperçoit que ses rougeurs augmentoient au lieu de diminuer. Il s'en plaint à celuy qui est cause du Remede qu'il a essayé, & la réponse est qu'il seroit bon de recommencer, par-

ce que les Ventouses n'ont pas esté assez longtemps appliquées. Il s'y seroit resolu sans doute, s'il n'en eust demandé avis à quelqu'un qui luy dit charitablement qu'on luy faisoit piece. Il avoit du cœur, & ayant rencontré le malicieux Confident, il luy fait mettre l'épée à la main. Comme les disgraces se suivent, il ne peut si bien se servir de son adresse, qu'il ne reçoive une fort large Blessure dont il est encor à present au Lit. Il est certain qu'il en guérira, mais il ne l'est pas que ce nouveau sang qu'il a perdu fasse cesser les rougeurs dont il avoit crû se défaire.

Voilà, Madame, comme on est quelquefois mal récompensée du temps qu'on employe à servir les Belles. Ce sont des périls qu'on ne court point en servant nostre Grand Monarque. Comme il ne laisse jamais de vertu sans récompense, il a donné à Mr. d'Eurre le Fils la Lieutenance de Roy des Ville & Citadelle de Montelimar,

76 L E M E R C U R E
en consideration des services que M^r.
d'Eurre son Pere a rendus a feu Roy ,
& qu'ils ont continuez l'un & l'autre
avec un attachement qui semble parti-
culier à ceux de cette Maison. Ce der-
nier avoit donné sa Démission de la
Lieutenance de Roy des Ville & Ci-
tadelle de Valence dont il avoit esté
gratifié par sa Majesté pour plusieurs
années de services dans la Charge
d'Exempt de ses Gardes , & dans les
Armées où il a reçu plusieurs Blessu-
res , & elle en a pourveu M^r. de Ge-
nas Gentilhomme de Dauphiné , qui
s'est fait assez souvent distinguer par-
my les Gardes du Corps.

Cependant je suis obligé de vous
dire que j'estois mal instruit quand je
vous ay fait sçavoir que Monsieur le
Cardinal d'Estrees alloit à Rome en
qualité d'Ambassadeur Extraordinaire.
On m'apprend qu'il n'y va que
comme Ministre du Roy , & que par
une Bulle d'Urbain VIII. les Cardi-
naux ne peuvent prendre le Titre
d'Am-

d'Ambassadeur, quoy qu'ils en fassent presque toutes les Fonctions.

On m'apprend en mesme temps que Messieurs de Renel, de Flamarin, de Beaulieu, & de Forteville, ont esté reçeus depuis peu de jours Chevaliers de l'Ordre de S. Lazare de Jerusalem. On les doit croire d'autant plus dignes de cet honneur & de tous les glorieux avantages qui le suivent que Monsieur le Marquis de Louvois, qui a bien voulu estre le Chef de cet Ordre, & s'en faire le Vicaire General, s'applique particulièrement à n'y admettre que des Personnes de naissance, de merite, & de probité. Rien ne manque là-dessus à ceux que je viens de vous nommer, & je me tiendrois assuré de pouvoir faire leur Eloge d'une maniere bien délicate, si ma Plume l'estoit autant que celle de l'incomparable Madame des Houlières, qui nous a donné enfin un second Idylle. Vous avez admiré les Moutons, admirez les Fleurs. Celles

78 L E M E R C U R E
que la Nature produit ne sont ordinairement belles qu'au Printemps, mais en voicy qui le seront en toute saison, & que le temps sera toujours obligé de respecter.

LES FLEURS.

I D Y L L E.

Que vostre éclat est peu durable, (dins !
Charmantes Fleurs, honneur de nos Jar-
Soivent un jour commence & finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah, consolez-vous-en, Jonquilles, Tubereuses,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heu-
reuses,
Les Médifars ny les Faloux
Ne gessent point l'innuocente tendresse (vous.
Que le Printemps fait naistre entre Zephire &
Jamais trop de délicatesse
Ne mesle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des séûpirs,
Que loin de vous il falatre sans cesse,
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui devore les tendres cœurs,
Lors que plein d'une ardeur extrême
On voit l'ingrat Objet qu'on aime,
Manger d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire vous n'avez seulement qu'à paroî-
stre, Plus

Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
 Qui vous fait perdre vos appas ;

Plus heureuses que nous, vous mourrez, pour re-
 naître.

Tristes réflexions ! inutiles souhaits !

Quand une fois nous cessons d'être,
 Aimables Fleurs, c'est pour jamais.

Un redoutable instant nous détruit sans réserve,
 On ne voit au delà qu'un obscur Avenir ;

A peine de nos noms un léger souvenir
 Parmi les Hommes se conserve.

Nous rentrons pour toujours dans le profond repos
 D'où nous a tiré la Nature,

Dans cette affreuse nuit qui confond le Héros
 Avec le Lâche & le Parjure,

Et dont de fiers Destins par de cruelles Loix
 Ne laissent sortir qu'une fois.

Mais hélas ! pour vouloir revivre
 La vie est-elle un bien si doux ?

Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
 De combien de chagrins sa perte nous délivre ?
 Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,

Dé travaux, de soucis, de gesnes.

Si nous voulons goûter ce qu'elle a de douceurs,
 De ses plaisirs on fait nos peines.

Pour qui conçoit les misères humaines,

Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.

Cependant, agréables Fleurs,

Par des liens honteux attachés à la vie,

Elle fait seuls tous nos soins,

Et nous ne vous portons envie

Que par où l'on devoit vous envier le moins.

Avoüez, Madame, que mes Lettres vous plairoient encor plus qu'elles ne font, si elles estoient toujourns remplies de quelque Ouvrage de l'Ilustre Personne à qui nous devons ce-luy-cy. Elle fait assurément honneur à vostre beau Sexe. Pour moy je tiens que son trop de merite est son seul defaut, car il me semble qu'estant aussi-bien faite qu'elle est, elle ne devoit pas avoir tant d'esprit. Il brille merveilleusement dans ces Vers; outre que l'expression en est nonle, ils sont d'une netteté achevée, & ont un tour aisé & délicat qui fait qu'on entre sans peine dans la pensée, & qu'elle s'offre d'abord sans embarras. Je ne sçay pourtant si cet Idylle pourra persuader à tout le monde que mourir pour renaistre ne seroit pas un bonheur pour nous, je veux dire, à nous regarder détachés des sentimens que nous donne la Religion. Du moins je sçay bien qu'il passeroit pour un fort grand avantage dans la Famille de Madame de Torigny.

gny, dont la mort a laissé un sensible regret à tous ceux qui la connoissoient. Elle estoit de la Maison de Laubespine, Femme de M^r. de Torigny President en la Chambre des Comptes, & Sœur, comme je croy vous l'avoir déjà dit dans l'une de mes Lettres, de M^r. le Marquis de Verderonne Gendre de feu M^r. le Chancelier Daligre. M^r. de Verderonne son Pere estoit Maistre des Requestes, & Chancelier de Monsieur le Duc d'Orleans Oncle du Roy. Il estoit Parent tresproche de feu Monsieur le Garde des Sceaux de Laubespine Chasteauneuf, & de M^r. de Puylaurens, Favory de feu Son Altesse Royale. Madame de Verderonne sa Mere qui vit encore, est Fille de feu M^r. le Bret autrefois Avocat General du Parlement, qui nous a laissé quantité de beaux Playdoyes, & un Traité admirable de la Souveraineté. Ce grand Personnage est mort Doyen du Conseil du Roy. M^r. le Bret de Flacourt son petit-Fils, aujourd'

82 L E M E R C U R E
d'huy Maistre des Requetes, soutient
dignement le nom & la gloire que luy
a laissée son illustre Ayeul. Je ne vous
dis rien de Mr. de Torigny le Fils
dont je vous parlay quand il fut reçu
Conseiller au Parlement. Il est dans
une estime generale, & marche sur
les pas des grands Hommes dont il est
descendu, & c'est une des plus for-
tes louanges qu'on luy puisse donner.
Fey Madame la Presidente de Torig-
ny sa Mere avoit dans sa physiono-
mie je ne sçay quoy de fier & de mo-
deste tout ensemble qui attiroit la ve-
neration de tout le monde. Elle étoit
civile, douce, honneste, sincere,
obligeante, & la meilleure & plus
tendre Parente qui fut jamais. Rien
n'approche du respect qu'elle a tou-
jours eu pour Mr. le President son
Mary. Il estoit accompagné d'une a-
mitié solide qui ne luy laissoit goust-
er de joye veritable que quand elle pou-
voit estre avec luy. Je dis beaucoup,
& ne dis point encor assez, puis qu'il
y avoit

y avoit mille charmes répandus en la Personne qui la rendoient un Tresor inestimable d'esprit & d'honneur.

Nous avons aussi perdu Madame la Marechale d'Albret. Elle estoit Sœur de M^r. du Pleffis-Guenegaud. Toute la Guyenne l'a fort regretée, elle y estoit dans une consideration tres particuliere, & tout ce qu'il y a d'honnestes Gens dans cette Province, estoient charmes & de sa bonté & de sa vertu, mais la mort ne respecte personne, les années s'écouloient insensiblement, & si on peut mesurer le temps, il n'y a pas moyen de l'arrester. Les Horloges qui nous font connoître combien nous avons passé d'heures de chaque jour où nous vivons, ne peuvent nous apprendre combien il nous en reste encor à passer. On en a présenté une au Roy depuis quelques jours d'une beauté & d'une invention toute extraordinaire: Il n'y a rien de mieux travaillé que cet Ouvrage, & on ne peut assez admirer

rer

rer l'intelligence & l'esprit de cette ingénieuse Personne qui en a donné l'idée. Cette Horloge faite en Globe a un pied de diamètre, & sonne les heures & les quarts sur trois Timbres. Elle est à Pendule, & en commençant par le bas, on voit les Quarts & les Minutes sur le plus petit de ses Cercles. Les Jours de la Semaine sont marqués sur un grand, & sur un autre encor plus grand que ce dernier sont les Saisons avec les Planetes dans leurs Maisons. La Lune y paroist: C'est une petite Boule tourpante qui en montre tous les jours peu à peu le croissant & le declin, comme on le découvre dans le Ciel. Cette petite Lune suit le premier mobile qui est le mouvement regulier de vingt-quatre heures, & retrograde chaque jour à proportion de ce qu'il faut pour faire sa révolution entière en vingt-neuf jours. On voit en mesme temps son quatrième, son aspect avec le soleil, la Marée & le lieu qu'elle occupe dans les Signes. Le Soleil est placé sur un

un plus grand Cercle. L'Heure y est marquée aussi bien que le Jour de l'Année & le Degré du Signe où il est, avec son lever & son coucher. Tous ces Cercles composent un peu plus que la moitié de ce Globe, & en forment la partie inferieure. Il n'y a rien dans celle d'en haut, parce qu'ayant esté fait pour estre suspendu comme un Lustre, il auroit esté inutile d'y marquer ce qu'il eust esté impossible de voir. Le premier Cercle est d'argent, le second d'or, & ainsi de tous les autres. Le Soleil est d'or, grand comme une Piece de Trente sols, posé sur une double L. d'acier cizelé en relief, & bluy. Un des costez de la Lune est d'argent, & l'autre est d'or émaillé d'azur avec de petites Etoilles d'or. Cette Lune est comme enfermée à moitié dans une Boëte qui est aussi d'or, émaillée d'azur & parsemée de petites Etoilles du mesme metal. Un Nuage d'or émaillé la porte. On diroit à fa couleur qu'il est éclairé du Soleil couchant.

86 L E M E R C U R E
chant. L'Aiguille qui montre les Planetes dans leurs Maisons, est faite d'acier en relief, & composée de deux Arcs & d'une Fleche qu'on regarde comme les armes d'Apollon. Un Sceptre, un Baston Royal, & une Couronne de France, forment celle qui marque le Jour de la Semaine; & celle qui indique les Quarts, a la figure d'une Fleur de Lys. Il y a des branchages d'acier fort délicats qui composent un Horison pour cacher le Soleil pendant la nuit sous un voile transparent. Le reste du Globe qu'on peut nommer la partie supérieure, est rendu parfait par une Calote d'argent, sur laquelle on a percé à jour les six Signes Meridionaux avec les principales Constellations, & des Etoilles en confusion. Au dessus de ce Globe paroît un Nuage d'argent rempli des principaux Vents qui imitent parfaitement le naturel. Ce Nuage porte un Buffon de Palmes & de Lauriers d'or sur lequel est posée une Medaille du Roy
en

en bas relief d'or, & autour de ce Buifson il y a trois Enfans de ronde bosse, dont l'un met une Couronne de Laurier sur cette Medaille, l'autre la regarde en soutenant le Buifson, & le troisiéme tient une Trompette. Pour le dedans du Globe il est remply d'environ trois cens Pieces qui forment ensemble dix tres-beaux Mouvements, dont il y en a la plus grande partie nouvellement trouvée par Mr. Martinot Horlogeur du Roy, & Inventeur de ce merveilleux Chef-d'œuvre. Monsieur Balain Orfévre du Roy, & Contrôleur des Poinçons de France, y a contribué de tout ce qui dépendoit de son Art, & le dessus de la Calote est de son invention.

Comme on invente tous les jours quelque chose de nouveau dans le monde, on renonce aussi tous les jours à ce qu'il y a de plus engageant. C'est ce que fit encor dernièrement Mademoiselle de Vaillac, en prenant l'Habit aux grandes Carmelites, en presence
de

de Leurs Alteſſes Royales Monſr. & Madame, qui luy firent l'honneur d'aſſiſter à cette Cereſonie, accompagnez de quantité de Perſonnes des plus qualifiees de la Cour. Elle eſt cadete de cette belle Mademoiſelle de Vaillac, dont le merite fait tant de bruit, & dont on ne peut dire trop de bien. Si l'une fait ſon bonheur de la Retraite, l'autre peut faire celuy d'un des plus honneſtes Hommes du Royaume. Elle eſt auſſi bien faite que belle, ſa taille eſt grande & dégagée, on ne peut avoir de plus beaux yeux, & ce qui eſt un fort grand charme, ſa bonté va au de là de tous ceux de ſa Perſonne.

La délicateſſe qui paroïſt en celle de Monſieur le Dauphin, ſemble en quelque façon incompatible avec les Exercices violens. Cependant il a commencé à faire voir depuis quelques jours, qu'il a toute la force neceſſaire pour les ſupporter, en montant de Chevaux d'Ecole. Il ne ſe contenta pas du
pre-

premier qu'il monta, nommé Favory, qui est un Cheval fort adroit, & qui a beaucoup de science & de vigueur, il en monta encor un autre avec l'applaudissement de toute la Cour qui fut surprise de voir que dès la première fois il fust si bien à cheval. Monfr. le Comte de Brionne reçu en survivance de la Charge de Grand Ecuyer, luy presenta la Gaule. Le Roy en fut tres-satisfait. Il demeura present à tout le Manége, & ordonna qu'on fist une Loge pour la Reyne. Ainsi les Dames auront la satisfaction à l'avenir d'admirer l'adresse de ce jeune Prince, & la bonne grace qu'il a dans tout ce qu'il fait. Mr. de Bourmonville & du Plessis, Ecuyers de la grande Ecurie, auront l'honneur de luy enseigner tour à tour cet Exercice. Le premier est malade, & je ne scay s'il aura assez de santé pour luy venir donner ses Leçons pendant sa quinzaine. C'est un Gentilhomme d'un merite particulier. Il montre à la grande Ecurie, & le choix
du

90 L E M E R C U R E
du Roy en fait l'Eloge. Mr. du Plessis dont le nom est si connu, & qui avoit rendu son Académie si celebre en faisant les meilleurs Ecoliers de France, a eu l'avantage de mettre Monseigneur le Dauphin à cheval. Mr. de la Touche, choisy par le Roy pour luy enseigner à faire des Armes, eut celuy de les luy mettre à la main le mesme jour. Il est le premier qui ait réduit cet Art en Science, & il ne faut point douter que ce qu'il enseignera à ce jeune Prince, ne le rende bientoist aussi parfait dans ce qui la regarde, qu'il l'est dans tout ce qu'il a déjà appris par les soins de Monsieur le Duc de Montausier. Cela paroist par les marques qu'il donne tous les jours d'esprit, de jugement & de memoire. Deux Exercices de vigueur commencez dans le mesme temps, & qui vont estre continuez de la mesme sorte, font voir non seulement la force & l'adresse naturelle de Monseigneur le Dauphin, mais l'ardeur qu'il a
pour.

pour tout ce qui luy peut servir à marcher sur les glorieuses traces qu'il brûle d'impatience de suivre. Monsieur le Prince de Conty qui a esté élevé avec luy, a commencé aussi à monter à chevalle mesme jour. Il a de grands exemples domestiques, & aucune Qualité ne luy manque pour répondre dignement à ce qu'il est né. Ainsi on en peut attendre un jour des prodiges pour la Guerre. Je ne vous ay point encor parlé de celle de Sicile. Voicy en peu de mots tout ce qui s'y est passé cette derniere Campagne. Apres avoir eu d'abord plusieurs Avantages vers Taormina, on s'empara de quelques Postes importans aupres de Catania & de Melazzo. On se rendit maistre un peu apres de ceux de Jacy, de Masary, & de la Motta. Cependant Mr. le Mareschal Duc de Vivonne, dont la pieté n'est pas moins grande que le courage, fit jeter a Messine les Fondemens d'une Eglise à qui doit parler le nom de S. Louïs. On auroit pris

pris

pris des Places plus considerables que celles que je vous viens denommer, si les Vents, qu'on ne gouverne pas aussi facilement que les Hommes nous en eussent permis l'approche. M^r. de Casaux dont la valeur est si connue, fit attaquer un Corps de deux mille Hommes dans la Plaine de Mascary. M^r. de Chastenay qui commandoit le Détachement fut tué d'abord. Mais les François qui ne font plus rien d'ordinaire, ne perdent point cœur pour avoir perdu un Commandant. Ceux qui furent de l'Occasion firent aussitost plier les Ennemis. M^r. de Casaux les suivit, & fit deux cens Prisonniers, parmy lesquels il y eut plusieurs Officiers. Les Messinois montrerent beaucoup de vigueur, & il ne se peut rien adjoûter à leur courage. Quelque temps apres les Nostres prirent Belveder aux environs de Catania. M^r. le Duc de Crussol voyant la place de Lieutenant-Colonel de son Regiment vacante par la mort de M^r. de

Ahasse-

Ahastenay, proposa Mr. de Brégy au Roy pour la remplir. Il estoit Capitaine dans ce Regiment; & comme il avoit beaucoup contribué à la prise de Taormina, il avoit esté fait dès ce mesme temps Gouverneur de la Scalete. Sa Maj. qui estoit informée de ses services, & qui ne les vouloit pas laisser sans recompense, le jugea digne d'estre à la teste d'un Corps aussi considerable qu'est le Regiment de Crussol, & luy en donna la Lieutenance-Colonelle.

Quelque Profession qu'on ait embrassée, le merite est une forte recommandation pour obtenir les graces de ce grand Monarque qui va souvent le chercher hors de la Cour. Nous le voyons en la personne de Mr. d'Obeille, qui vient d'estre Sacré Evesque d'Orange. Il est Docteur de Sorbonne, & c'est à cause de sa grande érudition qu'il a été élevé à la Dignité de Prelat.

En vous faisant le Détail de ce qui c'estoit passé au Mariage de Monsr. le Marquis de Beringhen, il me souvient,

Ma-

Madame, que je vous parlai de la beauté de l'Hostel d'Aumont, & de la magnificence des Meubles qui en font les ornemens. Monsieur & Madame y furent il y a quelques jours, accompagnez de quantité de Personnes Illustres de la Cour de l'un & de l'autre Sexe. Mr. le Duc d'Aumont les reçut d'une maniere qui le rendoit digne de l'honneur qu'ils luy faisoient. Leurs A. Royales prirent grand plaisir à voir les raretez qui se trouvent dans cet Hostel; & apres avoir entendu deux differents Concerts de Claveffins, de Tuorbes, de Luts & de Voix, qu'on avoit disposez en divers Appartemens, Elles furent regalées d'un magnifique Souper, servy d'une façon extraordinaire. La Table estoit une maniere de Croissant en demy Octogone. Il y avoit vingt Couverts. Monsieur & Madame prirent place à la face de l'Octogone opposée au Buffet qui estoit d'une richesse surprenante. Les Dames se placerent aux deux costez

coſtez de la Table ; à ſçavoir, Madame la Comteſſe de Soifſons, Madame la Duchefſe de Bouillon, Madame la Princeſſe de Monaco, Madame la Mareſchale de la Mothe Gouvernante des Enfans de France, Madame la Duchefſe de Ventadour, Madame la Mareſchale de la Ferté, Madame la Comteſſe de Louvigny, Madame la Marquiſe de la Ferté, Madame la Marquiſe de Beringhen, Mademoiſelle de Grançay, & pluſieurs autres Dames de la premiere Qualité. Il y avoit une ſeconde Table à dixhuit Couverts pour Monsieur le Grand, Monsieur le Chevalier de Lorraine, Monsieur l'Archeveſque de Rheims, Monsieur le Duc de Villeroy, Monsieur le Chevalier de Matignon, Monsieur le Marquis de Saucour, & d'autres Perſonnes du plus haut Rang. Les Apartemens eſtoient éclairés d'un tres-grand nombre de Luſtres, & les Tables furent ſervies avec une propreté admirable. On ne pouvoit moins attendre du

soin & de la vigilance du Sieur Renaut, Maistre d'Hostel de Monsieur le Duc d'Aumont. Pendant le Soupé les Hautbois, les Violons, les Timbales, les Trompetes, & toute sorte d'autres Instrumens, formerent un Concert qui donna un fort grand plaisir à Leurs Alteffes Royales. Aussi fortirent-elles tres-satisfaites & de la magnificence du Repas, & des manieres de celuy qui le donnoit.

Je ne dois pas oublier à vous répondre sur les plaintes que vous me faites de ce que dans mes dernieres Relations, je ne vous ay point parlé de M^r. le Comte de Vienne, Mestre de Camp du Regiment de Cavalerie du Roy. Je ne sçay comment son Nom a pû m'échaper, puis qu'il est certain que pendant cette Campagne il a donné des preuves tres-glorieuses de sa valeur dans toutes les Occasions qui s'y sont passées. Il sert en Allemagne dans l'Armée de Monsieur de Créquy avec une si ardente passion de se signaler,

ter, qu'il s'est toujors trouvé par tout des premiers, & particulièrement au Passage de Rhin lors que le Prince de Saxe-Eyfenach fut batu, & dans la Rencontre où les Nostres défirent trente Escadrons des Imperiaux. Il est Fils de Monsieur le Duc de la Vieuville, Chevalier d'Honneur de la Reyne, & Gouverneur du Poitou, Frere de M^r. le Marquis de la Vieuville, aîné de la Maison, Mestre de Camp du Regiment de Navarre.

Je reviens à l'Article lugubre que je croyois avoir quitté jusqu'au Mois prochain, pour vous apprendre la mort de M^r. du Tillet. Il estoit President des Requestes, & Frere du Greffier de ce nom. Il a laissé beaucoup de bien, & un Fils qui a épousé Mademoiselle Brunet. Il passe pour un tres-honneste Homme, & on ne luy rend que justice quand on luy donne cette qualité. Cette mort me fait souvenir que dans ma derniere Lettre je ne vous dis qu'un mot de feu M^r. Daligre,

Chancelier de France. Il est bon que je vous apprenne par quels degrez il estoit parvenu à la plus éminente Charge de l'Estat. Il commença par estre Conseiller au Grand Conseil, & fut en suite Secretaire du Cabinet, Intendant de Justice en Languedoc & en Normandie, Ambassadeur à Venise, & Conseiller d'Estat. Feu Monsieur le Cardinal de Richelieu le choisit apres la mort de Mr. le Chancelier Daligre son Pere, pour estre du Conseil de Matine. On l'a veu environ un an Sur-Intendant des Finances par Commission, apres quoy Sa Majesté le mit du Conseil Royal des Finances dont il demeura Directeur General, jusqu'à ce qu'Elle luy envoya les Sceaux, & luy fit prendre le Titre de Chancelier. Sa moderation & sa justice luy ont attiré l'admiration de tous ceux qui donnent le prix aux choses sans passion. Il estoit connu pour avoir l'esprit vif & penetrans dans les Affaires, & il falloit qu'on en fust persuadé puis qu'on

qu'on l'a toujours employé aux plus importantes. Il avoit une grande modestie, une douceur attirante, & beaucoup d'érudition, en sorte que peu de Personnes possédoient mieux que luy les belles Lettres.

Je vous ay déjà dit beaucoup de choses de Monsieur le Tellier que le Roy luy a donné pour Successeur. Si tost qu'il eut presté le Serment accoustumé, Messieurs les Maistres des Requestes, les Tresoriers de France de Paris, & les Secretaires du Roy, luy allerent faire leurs Complimens, ces trois Ordres d'Officiers ayant d'autant plus d'obligation de prévenir toutes les autres Compagnies, qu'ils prestent eux-mesmes le Serment de fidelité au Roy entre les mains des Chanceliers de France, à cause de l'ancienne Dignité de leurs charges, & de ce qu'ils sont Commençaux de la Maison du Roy. M^r. Tassaut, Doyen des Maistres des Requestes porta la parole pour leur corps, & s'en

acquita fort dignement. M^r. de Waroquier, Chevalier de l'un des Ordres du Roy, President au Bureau des Finances, Gentilhomme de noble & ancienne Maison des Pays-Bas, & d'un merite connu, parla pour les Tresoriers de France, & parla à son ordinaire, c'est à dire en termes aisez & insinuans, qui sentent plus son Homme de Qualité, qu'un Orateur qui veut déployer son éloquence. Il loua particulièrement comme il le devoit, le digne choix de nostre Auguste Monarque que qui avoit rendu la justice qui estoit deuë aux longs & considerables services de M^r. le Chancelier, auquel il souhaita de voir exercer cette grande Charge autant d'années qu'avoit fait feu M^r. le Chancelier Seguier, afin qu'il jouïst plus longtems du plaisir que luy donneroient les services qu'il rendroit encor à l'Estat, & ceux qu'on doit attendre du zele qui attache sans relâche M^r. le Marquis de Louvois à tout ce qui peut contribuer à la

à la gloire de son Maître. Mr. Berrier Secrétaire du Conseil, & Procureur perpetuel de la Communauté des Secrétaires du Roy, le complimenta pour leur Corps, & tout ce qu'il dit fut tres-digne d'estre écouté. Mr. le Chancelier répondit à chacun d'eux avec son honnesteté ordinaire, & avec cette justesse de paroles qui ne luy est pas moins particuliere que naturelle. Monsieur le Procureur General ayant présenté ses Lettres de Chancelier au Parlement afin qu'elles y fussent enregistrées, elles furent leuës tout haut, & receuës avec un applaudissement qui ne se peut concevoir. On y voit les grands & importans services que ce Ministre a rendus à l'Estat en Italie pendant le Regne du feu Roy, en France pendant la Regence, & en suite sous Louis le Grand. Parmi tous les Eloges qui sont dans ces Lettres, je ne puis vous en taire un fort glorieux à Mr. le Chancelier; c'est qu'il y est expressément marqué que par ses soins &

par sa prudence il a beaucoup servy à pacifier les Troubles de l'Estat. Mr. le Procureur General fit un Eloge fort court de ce grand Ministre ; mais il dit beaucoup en peu de paroles, & fit voir entre autres choses que Monsieur le Tellier estoit heureux d'estre né avec toutes les qualitez qui le rendent si recommandable, heureux d'avoir trouvé tant d'occasions de s'employer pour l'Estat ; heureux de se voir Chef d'une Famille qui secondoit si bien son zele dans les servites qu'il rendoit incessamment à son Prince ; heureux d'avoir esté choisy pour remplir la charge de Chancelier de France, & de l'avoir esté par un Roy dont le juste discernement est la marque la plus incontestable du vray merite ; Et heureux enfin par dessus toutes choses, de s'estre montré digne des avantages qu'il possedoit. Il y a quelques jours que l'Académie Françoisse l'alla saluer en corps. Monsieur l'Abbé Flechier, Directeur en charge, luy fit un com-
pli-

pliment tel qu'on le pouvoit de l'Homme du monde qui pense & qui s'exprime le mieux. Ses Oraisons Funebres sont des Chef-d'œuvres qu'on ne sçauroit voir sans en admirer la netteté & la force, & il donne un tour aux choses qu'il semble qu'il n'appartient qu'à luy de trouver. Il loua sans trop d'exageration les qualitez extraordinaires de Monsieur le Chancelier, parla du bonheur de se voir Pere d'un Fils qui estoit Premier Duc & Pair Ecclesiastique, & dans une des plus hautes Dignitez de l'Eglise; & tombant de là sur les services de Monsieur le Marquis de Louvois, il fit connoistre de la maniere du monde la plus délicate, que si Monsieur le Tellier avoit conservé jusqu'icy une penetration d'esprit qui sembloit ne devoir plus estre de son âge, Monsieur de Louvois dès son entrée aux Affaires, avoit prévenu par des connoissances avancées ce qu'il n'y avoit qu'une longue experience qui luy

dût faire acquerir. Comme c'est par le merite seul que M^r. le Chancelier s'est élevé au nouveau degré de gloire où nous le voyons, les vœux de toute la France avoient en quelque façon prévenu la justice que le Roy a voulu luy rendre. C'est ce qui a fait dire fort spirituellement à M^r. Descourades.

*Illustre le Tellier,
Vous estes Chancelier,
Le Roy seul a fait cet Ouvrage;
Mais le Royaume entier,
S'il eust falu prior,
Eust donné son suffrage,*

Ce que je vous ay dit des Lettres de Chancelier dont M^r. le Procureur General a demandé l'Enregistrement, devoit avoir esté précédé de ce que j'avois fait dessein de vous dire touchant les Ceremonies qui s'observent à l'ouverture du Parlement apres les Vacations. Plusieurs en parlent, & peu de Gens les ont assez examinées pour en faire un juste Détail. La matiere est belle, & tout ce qui s'y est passé cette

an-

année merite vostre curiosité; mais je suis contraint d'attendre au Mois prochain à la satisfaire, n'ayant pas le temps de vous écrire tout ce que je voudrois sur un si ample sujet. J'avois veu prendre le chemin des Quartiers d'Hyver aux Ennemis. Je croyois y mettre aussi le Mercure, & que je ne vous parlerois pendant quelques Mois que de Galanteries, de Comedies & de Bals; mais les François infatigables sous un Prince qui veille sans cesse au bien & à la gloire de son Estat, ne peuvent demeurer en repos en aucun temps. Ainsi je me vois obligé de les suivre, quoy que ce ne puisse estre que de loin, & c'est par cette raison que je ne pourray vous rendre un compte aussi exact que je le voudrois des surprenantes actions par lesquelles ils ont finy la Campagne.

Après la glorieuse Journée de Cokerberg, les Ennemis demurerent si consternez, qu'ils se laisserent battre par divers Partis. M^r. de Créquy fit

E 6 don-

donner ordre au Gouverneur de la Petite-Pierre d'en envoyer par derriere: l'Armée ennemie qui en fut incommodée. Il fit aussi brûler les Fourages de tous les lieux d'où ils en pouvoient tirer, & les inquieta tellement, qu'après les avoir batus en gros, on peut dire (si ce n'est point abuser du terme) qu'il les batit encore en détail. Depuis ce temps là, ils ne sçurent plus ny ce qu'ils faisoient, ny ce qu'ils vouloient faire. Ils manquent de Fourages, en vont chercher à huit lieuës, & ces Gens qui devoient tout prendre, craignent qu'on ne leur prenne Sarbruk. Ils s'éloignent peu à peu de nostre Armée. Mr. Jacquier tombe malade, tout le monde fait des vœux pour luy; mais les ordres sont si bien donnez, que les Nostres ne manquant de rien, ne reçoivent aucun préjudice de sa maladie. Mr. de Créquy prend le Fourage de quatre Villages des environs de Strasbourg. On luy députe pour luy en faire des plaintes. Il répond à ceux qui en sont char-

gez.

gez, qu'il faut qu'il se serve de ce qui est à portée, qu'ils l'ont bien voulu, & qu'il empêchera le desordre. Il envoie en effet ses Gardes pour l'empêcher. Les Ennemis n'ont que du Bled de Turquie & de la Paille; & apres avoir esté chez eux se rafraîschir & prendre du monde, des munitions & de l'argent, ils viennent se ruiner de nouveau. Ils apprennent qu'on a blâmé à Vienne l'imprudance qu'ils ont eüe d'engager un Combat à la Journée de Cokeberg contre la Maison du Roy, celle de l'Empereur (dont en cette Occasion les Cuirassiers faisoient partie) n'estant pas capable de luy resister. Pendant qu'ils songent à aller prendre leurs Quartiers d'Hyver, on résout d'assiéger Fribourg. On cache ce dessein. Les mesures sont prises à la Cour & à l'Armée. Rien ne se découvre du Secret, rien n'en échape. Les Ennemis croyent qu'on va à Sarbruk, & on fait tout ce qu'il faut pour les entretenir dans cette pensée.

Us

Ils y envoient des Troupes. On en fait avancer de Flandre pour les mieux tromper. Admirez cette conduite. Tout agit, tout marche, & rien ne paroist. Avant que d'entrer dans les particularitez du Siege, il est assez à propos de vous faire connoistre l'importance de la Place. Elle estoit autrefois la Capitale du Canton Catholique appellé le Canton de Fribourg. Sa situation est en partie sur une Montagne, & en partie sur le panchant de cette Montagne. La Riviere de Sana l'environne presque entiere, & luy fert d'un large Fossé, qui fait la séparation d'un grand Fauxbourg. Ce Fauxbourg a ses Portes & ses Murailles, & se joint à la Ville par trois grands Ponts qui donnent communication de l'un à l'autre. C'est du costé de la Riviere où Fribourg est au Midy sur le panchant de la Montagne. La Montagne est de l'autre costé avec des Rochers escarpez en façon de haute Muraille au bord de cette mesme Riviere,

viere, en forte qu'il n'y a point à craindre qu'on les puisse escalader. La Ville est spacieuse. C'est un Evêché, & la plus considérable des trois Universitez des Terres de l'Empereur. On l'a fortifiée d'une maniere qui l'auroit renduë imprénable à d'autres qu'à des François. Elle a deux Foffez où il y a des retenuës d'eau, deux Murailles avec des Tours, & une grande Redoute de pierre plus élevée que la Citadelle, qui est de quatre Bastions sur la hauteur. Cette Place a esté jugée d'une telle conséquence, que l'ordre estoit donné de lever le Siege de Philisbourg, plutost que de la laisser perdre si on l'eust attaquée pendant ce Siege. Je ne vous feray point un long Détail de ceux à qui elle a appartenu; je vous diray seulement qu'elle est presentement à l'Empereur, & qu'on ne peut l'entendre nommer sans se souvenir des grands & prodigieux Exploits qu'a faits autrefois M^c. le Prince en Allemagne, lorsqu'il

qu'il n'estoit encor que Duc d'Enguien. La prise de cette Place estoit d'autant plus importante pour nous, qu'estant dans le Pays de l'Empereur, ne scauroit avancer sur les Terres qui nous appartiennent, qu'on n'en fasse aussitost de mesme sur celles qui sont à luy. Joignez à cela que Fribourg estant fort grand, on y peut mettre sept ou huit mille hommes en Garnison, dont une partie sera toujourns preste à la defendre, tandis que l'autre s'étendra dans le Pais. De petites Places pareilles à Philisbourg ne sont pas si avantageuses. Ce ne sont que des Forteresses qui ne pouvant contenir un si grand nombre de Troupes, ne peuvent faire de si grandes executions. D'ailleurs Fribourg assure Brisac que les Ennemis menacent depuis si longtemps, & à l'avenir ils parleront peut-estre moins de l'assieger, que de reprendre ce qu'ils ont perdu. Cette Place ne nous met pas seulement en pouvoir de faire contribuer la Suabe; mais elle nous donne
moyen

moyen d'entrer dans les Pais Hereditaires, & oste à l'Empereur une partie considerable de ses Revenus, estant certain que la pluspart des Pensions qu'il donnoit à ses Officiers étoient assignées sur ce qu'il retiroit de Fribourg. Le Pays est fort remply de Noblesse, & n'a gueres de Paisans qui ne soient riches. La Place n'est commandée par aucune Ville, & elle commande à toutes celles des environs. Sa prise rompt les mesures des Ennemis, leur fait quitter leurs Quartiers d'Hyver, & les oblige a en chercher d'autres. Adjoûtez à ces avantages, celui de nous estre rendus maistres d'une Place où sont tous les Magasins dont on auroit eu besoin pour le Siege de Brisac. Cependant si les difficultez augmentent la gloire, on peut dire qu'il n'y a rien qui égale celle des François. Ils ne s'attachent jamais à des Entreprises faciles, & les Places qu'ils ont attaqué cette année ont toujours passé pour imprénables. Fribourg l'eust esté sans-doute pour d'autres

d'autres Ennemis que pour eux ; & quoy qu'elle ne soit pas aussi forte que Valenciennes , Cambray , & S. Omer , mille difficultez en devoient rendre la Prise impossible. C'est une Ville environnée de Défilés qui devoient empêcher de l'assiéger , si les Impériaux n'eussent pas manqué de prévoyance ; & toute Place dont on peut empêcher le Siege , peut passer pour imprénable. Sa situation sur le penchant de la Montagne , pouvoit donner lieu de la mieux défendre. Elle avoit des Munitions de guerre & de bouche , & un Commandant qui a toujours passé pour avoir de la conduite & du cœur. L'Hyver avoit commencé depuis longtemps en ce Pais-là ; il y avoit plus de trois semaines qu'il estoit couvert de neige , & cependant on résout d'investir Fribourg. On ne peut dire qu'on ait prévenu les Ennemis , pour se mettre en campagne avant la Saison ; qu'ils n'avoient point de Troupes sur pied , & qu'on estoit

estoit éloigné ; d'eux. Le contraire est connu de tout le monde ; les Armées estoient proches l'une de l'autre , & la leur estoit forte quand on a formé ce dessein. Mais dequoy ne vient on point à bout , quand ce qu'on entreprend est bien digéré , & qu'on exécute avec beaucoup de valeur & de conduite des Ordres envoyez avec de prudentes réflexions ? M^r. le Marechal de Créquy apres avoir donné aux Ennemis la jalousie dont je vous ay déjà parlé , fait courir le bruit dans son Camp , qu'il attend pour le quitter , que le Prince Charles ait décampé. Cependant il part une heure apres , & se rend à Brisac avec une diligence incroyable. Il avoit donné ordre qu'on fist un Pont de Bateaux sur le Rhin. Il fut achevé en douze heures par les ordres de M^r. de Vissac. Cet illustre General ayant veu que toutes les choses qu'il avoit eu soin de faire préparer estoient en état, ordonna un Détachement de quinze Maistres par Compagnie ,

114 L E M E R C U R E
gnie, & M^r. de Lançon Lieutenant
General eut ordre de demeurer avec le
reste de la Cavalerie dans des Quar-
tiers depuis Schelestat jusques à Brisac.
Admirez la conduite de M^r. de Cre-
quy. Il s'éloigne des Ennemis sans en
éloigner ses Troupes. Elles couvrent
encor Brisac & Schelestat, & il osté
aux Ennemis le moyen de faire aucune
Entreprise pendant qu'il assiegera Fri-
bourg, en cas qu'ils ne veulent pas ten-
ter de le secourir. Apres tant d'ordres
aussi judicieusement que secretement
donnez, M^r. le Baron de Monclar part
à dix heures du soir avec une Brigade de
Cavalerie; les Dragons de du Fay, &
cinq Bataillons que commandoit M^r.
d'Aubijoux, afin d'investir Fribourg.
Le reste de l'Armée défila à la pointe
du jour sur deux Ponts; & d'abord que
les autres Troupes ordonnées pour
cette Expedition eurent passé, M^r. de
Créquy se mit à la teste de la Maison
du Roy. Je vous ay déjà marqué qu'il y
avoit des Defilez pour arriver à Fri-
bourg.

bourg. Mr. le Mareſchal de Crequy fit couper beaucoup de Bois qui les embarraſſerent de telle ſorte, que les ennemis n'auroient pû les paſſer ſans beaucoup de peine, & ſans grande perte. Le voila devant Fribourg. Si ceux de la Place furent étonnez de voir qu'on les aſſiegeoit, les Aſſiegeans ne le furent pas moins, de connoiſtre le deſſein qu'on avoit pris, le ſecret ayant eſté ſi bien gardé, qu'ils n'avoient ſçeu juſques-là en quel lieu on les menoit. Quand cette Nouvelle fut publiée à la Cour, le General Major Harang (qui comme vous ſçavez avoit été pris dans la Journée de Cokberg) dit qu'il eſtoit impoſſible que le Siege fut veritable, à moins que l'Armée de l'Empereur ſon maïſtre n'eût eſté entierement défailte. Et quand il apprit qu'on ne s'eſtoit point batu, il admira la merveilleuſe conduite du Roy, la prudence de ſes Miniſtres, & l'ardeur infatigable de ſes Generaux. Toutes les Troupes n'étant pas encor arrivées, Mr. le Mareſchal de

Cré-

Créquy visita la Place, les Postes & les Passages des environs, avant que de faire la disposition des Quartiers. Les Ennemis brûlerent un de leurs Fauxbourgs, & tirerent plusieurs volées de Canon sur les Troupes les plus avancées. Mr. d'Aubijoux se logea avec les cinq Bataillons dans le Fauxbourg brûlé du costé de la gorge de la Montagne, où l'on résolut de faire l'Attaque. Il poussa même un Logement avec cinquante Hommes, à quelques pas du Fossé. Les Ennemis firent un assez grand feu. Il n'y eut que vingt Soldats tuez & blessés, un Capitaine d'Orleans tué, & un de Feuquieres blessé. Le lendemain le reste des Troupes estant arrivé, Mr. le Marechal disposa les Quartiers dans l'ordre suivant, afin que les Troupes ne souffrissent point.

Dis-

Disposition des Quartiers de l'Armée devant Fribourg le 10 Novembre.

M. de Choiseüil,
Monsieur de la Feüillée,
M. de Haute-feuille,
Estoient à Vendeling, avec les Brigades

De la Maison du Roy,
De Bulonde,
Et de la Ferté.

M. le Marquis de Genlis,
M. de Renty.
M. le Comte de Roye,
Et M. de Boquemar,
Estoient à Lehen, avec les Brigades
De Beaupré,
De Vivans,
De Boisdavid,
Et de Vendosme.

M. le Baron de Monclar,
Et M. le Marquis de Lambert,
Estoient à Bétzenhuls, avec les Brigades
De

70. L E M E R C U R E
De Moreüil,
De Dugas.
Et de Jossau.

M. le Comte de Maulevrier Col-
bert,
Et M. le Comte de Broglio,
Estoient à Zering, avec les Brigades
De S. Loup,
De Bertillac,
Et les Dragons de Listenay
Et de Tessé.

Mr. le Comte de Schomberg estoit
à Herdem, avec les Brigades
De Novion,
Et de Nefle.

La Brigade de Mr. d'Aubijoux
estoit à Viter, Fauxbourg brûlé.

Les Dragons du Roy & de du Fay
estoit a Neter; Et la Brigade de la
Valette, a Gunterstal & a Delhuts.

Après cette disposition, il changea
l'ordre qui avoit esté donné pour l'ou-
verture

verture de la Tranchée, & voulut qu'on l'autre costé de la Ville, laissant la Montagne à gauche. Il fit conserver le premier Logement pour servir de fausse Attaque. Le mesme jour M^r. le Comte de Schomberg emporta l'Esée à la main, deux Redoutes avancées sur la hauteur du Château. Il estoit à la teste de trois cens Hommes, soutenus des Brigades de Normandie & de Neuse.

La Tranchée fut ouverte à l'entrée de la nuit. Les Officiers Generaux estoient M^r. le Comte de Maulevrier-Colbert, & M^r. de la Feuillée & de Boisdavid. M^r. le Marquis de Harcour-Bévron commandoit deux Bataillons de Picardie, Deux autres de Champagne prenoient les ordres d'un des principaux Officiers de ce Corps. Comme les François sont intrépides & accoutumés à vaincre, & qu'on vouloit venir promptement à bout de cette Entreprise, on ne suivoit point la pratique ordinaire, qui est d'ouvrir la

Tranchée fort loin de la Place. Elle fut commencée assez pres, & on tira une grande Ligne paralelle à la portée du Pistolet. Les Bateries qu'on avoit dressées la nuit, tirerent à la pointe du jour. Elles ruinerent des Flancs & des Embrasures par où les Ennemis pouvoient tirer. La Garde de la Cavalerie estoit commandée par Mr. de Neuchelles L^t. des Gardes du Corps. On perdit quelques Officiers subalternes. Mr. le Comte de Buffay un des Lieutenans Generaux de l'Artillerie, & Mr. de Culan Colonel de Picardie, furent tuez.

Les Bataillons de Normandie, Feuquieres, la Marine, & Vaubecour, releverent la Trenchée la nuit du onze au douze. Mr. le Marquis de Choiseuil, M^{rs}. les Comtes de Broglio & d'Aubijoux, estoient de jour, On prépara toutes choses pour la descente du Fossé, & on se contenta de se loger sur le bord, parce qu'on le trouva large & difficile à combler. On mit encor quelques

ques Pièces en batrie par les soins de M^r. le Marquis de la Freseliere. Elles furent tres-bien servies, & Mon^sr. le Marechal de Créquy passa la nuit à son ordinaire, c'est à dire dans la Tranchée. Comme le clair de Lune estoit grand, nous perdîmes quelques Gens cette nuit-là. M^r. de la Tillaye Lieutenant Colonel du Regiment de Normandie, Officier d'un merite singulier, fut tué. M^r. d'Assonville Ayde de Camp de M^r. de Créquy, & M^r. de Roquefeuille Enseigne de ses Gardes, furent blessez. On fit une Brèche de quarante pas par le haut, apres laquelle on somma le Gouverneur, qui fier d'avoir appris son Mestier parmy les Troupes de France, répondit qu'un Homme comme luy ne se rendoit pas au premier Assaut.

La Tranchée fut relevée la nuit du douze au treize, par M^r. le Comte de Roye, M^r. de Boquemar, & M^r. le Chevalier de Novion, avec le Bataillons d'Auvergne, de Bretagne, &

122 L E M E R C U R E
de Dampierre. On travailla à une
nouvelle Sape & à une autre Bateria
qui voyoit la Brèche à revers, & on
élargit les Travaux.

Le treize au soir, les Officiers Ge-
neraux qui releverent la Tranchée,
furent M^{rs}. les Marquis de Genlis, de
Renty, & de la Ferté, avec les Ba-
taillons d'Orléans, de la Couronne,
& de la Freseliere. On avança fort
par les Sapes, & l'on travailla à une
Mine. M^r. le Marechal de Créquy al-
la luy-mesme reconnoître la Brèche
& résolut de tenter un Logement des-
sus, ayant reconnu que les Ennemis
ne travailloient point derriere. Des
Gens détachés avec des Travailleurs,
descendirent dans le Fossé avec des
Echelles, & monterent à la Brèche à
quatre heures. Elle ne fut défendue
que par un grand feu que firent les As-
siégez des maisons qu'ils avoient per-
cées. On la passa malgré cet obstacle.
Ceux qui se rencontrèrent dans les
Ruës furent tuez. On approcha de la
Porte

Porte de la seconde Enveloppe. Les Bataillons d'Orleans & de la Freseliere eurent ordre de M^r. de Créquy d'entrer par la Brèche pour soutenir les Gens détachés. M^r. le Marquis de la Ferté & M^r. de Tracy se saisirent des Postes avancez avec beaucoup d'intrepidité, & y mirent des Soldats. M^r. le Marquis de la Ferté fut blessé en cette occasion. M^r. le Marquis de la Freseliere le fut aussi le mesme jour, en donnant ses ordres avec son activité ordinaire, pour faire avancer une Piece de Canon contre la Porte, qui se trouva bouchée de fumier.

La Tranchée fut relevée par les Regimens de Vendosme, la Ferté, Condé, & la Fère. Les Officiers Generaux estoient M^r. le Comte de Maulevrier, M^r. le Marquis de Boufflairs, & M^r. le Duc de Vendosme. M^r. de Créquy voulut presser l'Attaque de la Ville; & pour cet effet, pendant que le Canon battoit en Brèche, il ordonna au Regiment de la Ferté qui avoit la teste

de la droite, de faire un Logement sur le bord du Fossé, & mesme la descente, & à celuy de Vendosme, de faire la mesme chose sur la gauche. Comme le terrain estoit tout pavé, on ne pût aisément remuer la terre, & il falut porter avec soy dequoy se loger. Il ne suffit pas d'estre François pour oser tenter une pareille Entreprise, il faut estre né sous le Regne de Louïs XIV. dont l'exemple n'inspire que des prodiges. M^r. de Laubanie Major du Regiment de la Ferté, y fut blessé d'un autre costé. M^r. le Comte de Schomberg s'empara d'un Ouvrage de terre qui couvroit la Redoute de pierre dont le Chasteau est commandé, & un peu apres il se rendit maistre de cette Redoute par le moyen de deux Pieces de Canon que les Anglois avoient guindées, dont ils furent bien récompensez par M^r. le Mareschal de Créquy. Le premier coup de Canon emporta la teste de celuy qui commandoit dans cette Redoute, dont la prise avança fort
celle

celle de la Ville. On tenta deux Logemens pour soutenir celuy qu'on avoit fait auprès du revestissement du Fossé. Nostre General ne voulut pas les faire achever, parce qu'il falloit aller à découvert, & essuyer le feu du canon chargé à cartouches. C'estoit en plein jour, & cependant l'ardeur des Troupes estoit si grande, qu'on eut toutes les peines du monde à les faire retirer. Le Bataillon de Vendosme fit merveille en cette occasion. M^r. Limbaut, qui en est Lt. Colonel, y fut blessé. Il est impossible de faire voir plus d'itrépidité & plus de conduite qu'en fit paroistre M^r. le Duc de Vendosme; le péril ne l'étonnoit point, il estoit partout, il animoit les Soldats, & l'on peut dire que son exemple servit beaucoup. M^r. de Créquy fit tout disposer pour l'Assaut. Les ennemis l'appréhendèrent, & batirent la chamade. Ils envoyerent un Ostage, & reçeurent en sa place M^r. de Courvaillon Lieut. Colonel de Condé. La Négotiation

dura quelque temps. On permit aux Officiers d'aller voir la Brèche. Le Gouverneur demanda deux Pieces de Canon ; on luy en accorda une , & la seconde fut donné en consideration du Marquis de Baden. Les Articles ordinaires ayant esté dressez , les Ennemis livrerent une Porte de la Ville, & une du Chasteau. Il n'étoit pas neuf heures du matin. La Garnison qui estoit encor de quatre cens Chevaux , & de dix sept cens Hommes de pied , sortit à midy , & fut conduite à Reinsfeldt. M^r. d'Osseville partit aussitost par l'ordre de M^r. le Maréchal de Créquy, pour aller rendre compte au Roy du prompt succès de cette surprenante Entreprise.

Cette nouvelle conquête va fournir aux beaux Esprits une ample matiere d'écrire. Voicy ce qui me vient d'estre envoié. Lisez , Madame. Ces Vers sont dignes de celuy qui les a faits. Vous avez déjà veu de belles choses de luy , & vous en conviendrez , quand il me sera permis de vous le nommer.

SUR

*Chaque instant, chaque pas valoit une Conqueste;
Mais de tant de Lauriers tu veux charger la Te-
ste,*

*Que le Sort de la Guerre avec tous ses hazards
N'ait plus pour toy de foudre, & t'égale aux
Césars.*

*Le Siege de Fribourg; cette haute Entreprise,
A peine estoit connu, quand on à sçeu sa prise;
Et ceux qui chez le Prince avoient quelques accès,
S'informant du dessein, ont appris le succès.
Vy, gloire des François, vy Héros magnanime,
Seur de tout nostre amour, de toute nostre estime;
Mais en vivant pour nous, connois ce que tu vaux,
Et ménage tes jours parmy tant de travaux;
Ne nous force jamais à regretter un Homme
Que Fabrice enviroit, s'il renaissoit dans Rome,
Et laisse profiter les Peuples sans effroy
Des soins d'un grand Sujet sous les Loix d'un
Grand Roy.*

Ce Madrigal d'une Personne de
qualité sur le mesme sujet, merite bien
que vous le voyiez.

Quelques braves que soient les Soldats d'Al-
lemagne,

*Et ceux qui sont nourris sous les armes d'Espagne,
On ne voit qu'en Esté leurs plu vaillans Guer-
riers.*

*Dans la belle Saison tout le monde moissonne;
Louis seul en Hyver, au Printemps, dans
l'Automne, (Lauriers.
Sur l'Empire, en tous lieux, sçait cueillir des
C'est*

C'est assurément quelque chose de surprenant , que d'avoir ajoûté Fribourg dans le commencement de l'Hyver, aux conquestes qui avoient esté faites avant le Printemps. Si-tost qu'il fut pris , M^r. le Mareschal de Créquy y fit tracer de nouvelles Fortifications. M^r. le Marquis de Lambert Mareschal de Camp y doit commander , & M^r. de S. Just sous luy. Il estoit L^t. de Roy dans Philisbourg. Il a de la conduite, & sçait faire valoir les avantages que donnent les Places de cette importance. M^r. de Créquy ne demoura pas longtems dans celle cy. La Victoire l'appellant ailleurs, il y mena la Maison du Roy. M^r. le Marquis de Genlis, & M^r. le Comté de Broglio, estant de jour, se mirent à la teste de l'Armée. M^r. le Marquis de Villars qui commandoit trois cens Hommes avancez, rencontra plusieurs Regimens de Cavalerie; il en batit l'Arrieregarde, qu'il poursuivit longtems avec la mesme vigueur & la mesme conduite

130 LE MERCURE
qu'il a déjà fait paroistre plusieurs fois pendant cette Campagne, quoy qu'il soit dans une grande jeunesse. Il fit plus de soixante Prisonniers, entre lesquels estoient deux Capitaines, & il y eut environ quarante Dragons tuez. Nous eussions poussé nos avantages plus loin, si nous n'eussions point esté dans une gorge de Montagne où les Troupes avoient beaucoup de peine à passer. Les Ennemis en eurent plus de temps pour fuir. On prit ensuite la Ville & le Chasteau de Walkvik, qui se rendirent apres avoir esté sommés. On y trouva une grande quantité de toute sorte de Provisions. Cette Place est à deux lieuës de Fribourg dans une Vallée qui conduit en Suabe.

Je ne puis quitter l'Armée d'Allemagne, sans vous dire que les démeslez du Prince Charles & de Monsr. le Duc de Vendosme dont je vous ay parlé, ne regardent que les interests du Roy & de l'Empereur. Ils conser-
vent

vent une parfaite estime & une fort grande honnesteté l'un pour l'autre. Monsieur de Vendosme, comme un des plus proches & des plus illustres Parens de la Duchesse de Lorraine, luy a toujours rendu ses devoirs, & l'a visitée souvent à Serasbourg. Si ces Princes s'y rencontroient, ils feroient comme nos Braves de l'une & de l'autre Armée, qui apres s'estre régalez malgré la diversité du Party, se batent au sortir des Lieux où l'on observe la Neutralité comme s'ils ne s'estoient point connus auparavant.

Pendant qu'on s'est rendu maistre de Fribourg, Monsieur le Marechal de Humieres n'est pas demeure inutile en Flandre. Il a pris le Chasteau de Bossu. Il auroit falu autrefois faire un Siege dans les formes pour une pareille Conqueste ; mais les François d'aujourd'huy vont plus viste, & rien n'est capable de les arrester.

Il ne me reste plus, Madame, qu'à vous parler de l'Enigme de ma dernière

niere Lettre , dont il est vray que vos Amies ont trouvé le mot. Celle de la Lettre R les devoit empêcher de croire qu'on en eust fait une seconde sur une autre Lettre de l'Alphabet , mais je voy bien qu'elles ne se laissent pas aisément embrasser. Vous ne sçauriez vous imaginer combien j'ay reçu d'agréables Lettres là dessus. Je vous en ferois part , si elles ne m'estoient pas trop avantageuses. J'en ay une de quelques Dames de Paris, à qui je suis bien fâché d'avoir à dire pour réponse qu'elles ont perdu la discretion, & que l'Abbé dont elles me parlent a deviné juste. Vous voyez par là que l'Enigme a fait faire des gageures. De tres-spirituelles Provinciales m'ont aussi écrit de Noyon & de Lyon ; mais ce qu'elles m'ont écrit est si obligeant pour moy , que je n'ose le rendre public. Les dernieres dattent fort ingénieusement de la Ville d'V , & me disent qu'elles ne se sont pas mal trouvées d'avoir consulté Apollonius au lieu

lieu d'Apollon. S'il est aussi grand Sorcier qu'elles veulent que je le croye, je tâcheray d'y trouver accès pour sçavoir qui sont deux belles cousines de Poitou dont j'ay reçu des Lettres toutes charmantes. Je dis belles, parce qu'elles me paroissent trop galantes pour n'avoir pas autant de beauté qu'elles ont d'agrément à s'exprimer. Si j'y puis réussir, Madame, je vous en feray le Portrait la première fois que je vous écriray, & je m'imagine que je le feray assez ressemblant. Je suis déjà convaincu qu'elles ont autant d'esprit qu'on en peut avoir, & à leur manière d'écrire il ne m'est pas difficile de connoître qu'elles sont de Qualité.

Je reviens à l'Enigme. Vos Amies n'ont pas seules deviné qu'elle n'est rien autre chose que la Lettre V. Outre toutes les Lettres que vous voyez qui m'ont esté écrites là-dessus, j'en ay reçu plusieurs Explications en Vers que je ne vous envoie point, par la crainte de rendre l'Article trop long.

Il y a entr'autres un Sonnet qui a esté fait pour des Dames qui obligerent un Homme de qualité qui a longtems seruy dans les Armées, à le faire en leur presence. Il est tout plein d'esprit, & fait connoistre fort ingenieusement que la Lettre V a de grands avantages, puis qu'elle se rencontre au milieu du Nom du plus grand Roy de la Terre.

Autre Enigme à proposer aux Belles Personnes à qui vous faites part de mes Lettres. Elle est un peu longue, mais je la tiens juste; & vous vous souviendrez, s'il vous plaist, que j'en attends l'explication sur chaque Article. Je vous feray part de celles qu'on me donnera.

ENIGME

*J'Et suis un vaste Corps, composé de Parties
Inégalement assorties,
Avant que j'en fusse formé
Toutes séparément avoient esté formées,
Et je ne me trouve animé
Que de ce qui sans may les tenoit unies.*

Mes membres ont esté sans nul ordre construits ;
Point de Teste en mon Corps ; pour des Bras,
j'en fourmille,

Par eux je fais ce que je puis,
Et pour la naissance, je suis
D'illustre tout ensemble & de Basse Famille.

Je fais tous mes efforts chaque jour pour grossir,
Croyant me rendre formidable ;
Mais si pour la grosseur au vie voit réussir,
Bien loin d'en estre redoutable,
Plus je parais énorme an épaissistr,
Plus je me montre foible, & fais voir que j'ay
peur.

Outre qu'avec le temps mes Membres s'agran-
dissent,
Quelquefois tout-à-coup il m'en vient de nou-
veaux ;
Et comme à mes besoins ce sont ceux qui fournis-
sent,

Souvent je les separe, & me mets par morceaux.
Chacun de son costé marche, agit, se remue,
Et lors que du repos pour moy l'heure est venue,
Et qu'en les rassemblant jo cherche à me nour-
rir,

Je suis si malheureux dans ma disette extrême,
Que je ne puis trouver dequoy me secourir,
Qu'en me batant contre moy-mesme.

En certain temps je suis seur d'expirer.
Mais si je m'entens bien avec chaque Partie

136 LE MERCURE GALANT.

*Qui compose mon Corps & me fait respirer,
Je puis me racheter la vie.*

*Quelques soins que j'employe à conserver ce
Corps,*

*Quelquefois malgré mes efforts
A s'entredéchirer mes Membres se hazardent.
Le grand éclat me blesse, & jamais du Soleil
Les trop brillans rayons contre moy ne se dardent,
Que je n'en souffre un tourment sans pareil.*

Je suis, Madame, vostre, &c.

A Paris ce 30. Novembre 1677.

! T A-

T A B L E

Des Matieres contenuës en ce Volume.

D*éclaration d'amour d'un Ruisseau à une Prairie.*

Histoire de Rouën.

Monsieur l'Abbé Poudens est nommé à l'Evêché de Tarbes, Monsieur l'Abbé de Suse à celui de S. Omer, & Monsieur Tellier Curé de S. Severin, à celui de Dignes.

Epistre en Vers à Monsieur le Duc de S. Aignan.

La Reyne vient visiter Madame la Duchesse de Crussol pendant ses Couches.

Retour de Monsieur le Duc de Luxembourg de l'Armée de Flandres.

Quartiers d'Hyver donnez aux Troupes du Roy.

Sa Majesté donne la Charge de Lieutenant de Roy dans la Haute Guyenne à Monsieur le Comte de la Serre.

Retour de Monsieur le Duc du Maine des Eaux de Barrége.

Lettre en Vers & en Prose en forme de Légende de Bourbon, dans laquelle il est parlé de ceux qui y ont esté prendre des Eaux pendant l'Automne.

Concert donné à Nimegue chez Monsieur le Maréchal d'Estrades, avec quelques Instrumens nouveaux.

Sounet contre le Mercure Galant.

Lettre écrite d'un Desert près de Grenoble.

Le

T A B L E.

- Le Parroquet & la Guenuche. Fable à Mademoiselle de M.*
- Lettre Galante à Madame de F.*
- Amours de Thiton & de l'Aurore, petit Opéra représenté chez un grand Ministre.*
- Le Roy donne l'Abbaye de Farmontier à Madame l'Abbesse de Sainte Menehoult, celle de Sainte Meuehoult à Madame du Boulay, & celle de S. Jacques près Bourbon à Madame de Vaudetart-Bournonville Persan.*
- Description d'un Present fait au Roy par Monfr. l'Abbé le Houx.*
- Deux Arcs de Triomphe sont trouvez sous terre à Rheims, sur lesquels M. de Santenil Chanoine de S. Victor fait des Vers. Eloge de cette Maison.*
- Rolle des Vaisseaux du Roy à Toulon.*
- L'Amant vantoué, Histoire.*
- Sa Majesté donne à Monsieur d'Euvre Fils la Lieutenance de Roy des Ville & Citadelle de Montelimar, & celle de la Ville & Citadelle de Falaise à M. de Genas.*
- Messieurs de Renel, de Flamarin, de Beaulieu & de Forterville sont reçus Chevaliers de l'Ordre de S. Lazare.*
- Les Fleurs, Idylle de Madame Desboulieues.*
- Mort de Madame de Torigny.*
- Mort de Madame la Marechale d'Albrat.*
- Description d'une Horloge extraordinaire présentée au Roy & qui doit estre suspendue comme un Lustre.*

Ma-

T A B L E.

Mademoiselle de Vaillac prend l'Habit de Carmélite.

Monseigneur le Dauphin monte pour la première fois des Chevaux d'Ecole, & apprend à des Armes.

Ce qui s'est passé en Sicile pendant cette Campagne.

Le Roy donne à M. de Bregy la Lieutenance Colonelle du Regiment de Crusol, vacante par la mort de M. de Chastenay.

M. d'Obeille est sacré Eveque d'Orange.

Magnifique Repas donné à Son Altesse Royale par M. le Duc d'Aumont.

Mort de M. le President du Tillet.

Divers Emplois de feu M. d'Aligre, par lesquels il estoit parvenu à la Charge de Chancelier.

Complimens faits à M. le Tellier par M. Iasaut Doyen des Maistres des Requestes, M. Varoquier President au Bureau des Finances, & M. Berrier Secretaire du Conseil.

M. le Procureur General demande l'enregistrement de ses Lettres au Parlement; Elles y sont leuës, & il parla sujet.

M. l'Abbé Flechier fait son Compliment au mesme à la teste de l'Academie Françoise, dont il est Directeur.

Vers au mesme.

Ce qui s'est passé en Allemagne depuis la Journée de Kokberg, la Prise de Fribourg, la Défaite d'une Arriere garde des Ennemis & la Prise de Valkrik.

Prise

T A B L E.

*Prise du Chasteau de Bossu par M. le Marechal
de Humieres.*

*Réponse aux Belles de Paris, de Lyon, de Noyon,
& de Poitou, dont l'Authour du Mercure a
reçu des Lettres.*

*Explication de l'Enigme du 8. Tome du Mercure.
Enigme.*

Fin de la Table.

On

ON donnera un Tome du Nouveau Mercure Galant , le premier jour de chaque Mois sans aucun retardement. Il se distribuëra toujours en blanc chez le Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire , Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plastre. Et au Palais , où on le vendra vingt sols relié en Veau , & quinze relié en Parchemin.



